

Dandois, Alexandre
L'homme au masque noir

L'HOMME

AU

MASQUE NOIR,

DRAME EN 5 ACTES ET 8 TABLEAUX

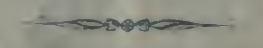
PAR

ALEXANDRE DANDOIS.

Représenté pour la première fois sur le [illegible]

à Bruxelles, le [illegible]

Primé par arrêté royal du 8 août 1865.



MOLENBEEK-SAINT-JEAN,

TYPOGRAPHIE DE J. DE COCK, RUE SAINTE-MARIE, 19.

1866


LIBRARY
FEB 25 1974
UNIVERSITY OF TORONTO

DÉDIÉ

A MON AMI INTIME

Herman Michiels.

L'HOMME AU MASQUE NOIR.

PERSONNAGES.		ARTISTES.
LACUZON, capitaine des Montagnards.	MM.	A. VAN GHEEL.
RAOUL D'ARGENVILLE		DEPAY.
ANTIDE DE RASTIGNAC, Sire de Laigle.		ANTONIN.
HÉBERT, curé patriote.		ALEXANDRE.
WALDORF, colonel des Montagnards.		DUFLOT.
RICHELIEU, cardinal-ministre . . .		WAUTHIER fils.
COURTIN, vieux serviteur de Lacuzon.		MAXIME.
CARDOZA, sergent français. . . .		EMILE C....
UN LIEUTENANT DES MONTAGNARDS.		
UN SERGENT DES MONTAGNARDS.		
UN OFFICIER.		
NICOLAS.		
ROSA DE VILMONT, le fantôme. . .	Mmes	MALLET.
MARGUERITE, sa fille.		ÉMILIE JARONSSEAU.
JEANNETTE, servante de Courtin. .		MÜLLER.

Suite de Richelieu; Gentilhommes et Montagnards.

L'HOMME

AU MASQUE NOIR.

PREMIER ACTE.

La scène représente un grand chemin. A gauche et sur le chemin une auberge dont on distingue l'enseigne. Le chemin se continue à des tables, des bancs se trouvent devant l'auberge sous une sorte de berçeau. Raoul arrive en face de l'auberge et s'arrête.

SCÈNE 1re.

RAOUL *seul*, *en lisant*, *puis* COURTIN, JEANNE.

RAOUL (*seul, lisant l'enseigne*).

Au Capitaine Lacuzon, on donne à boire et à manger... bon logis... (*Parlant.*) C'est mon affaire... (*A la cantonade.*) Hé !... l'hôte !...

COURTIN (*sur la porte*).

Que désirez-vous, Messire ?

RAOUL.

Boire et manger.

COURTIN (*venant en scène*).

Les temps sont bien durs, Messire,... les voyageurs bien rares... Depuis huit jours, il ne s'est arrêté personne à mon auberge; vous devez penser que mon garde-manger ne saurait être bien fourni.

RAOUL.

Oh! qu'à cela ne tienne... du pain et du vin, cela me suffira.

COURTIN.

Vous aurez mieux que cela, Messire,... il y a toujours à la maison des gaudes et du fromage;... je puis même vous offrir, pour arroser le tout, une vieille bouteille de vin des arsures... Dame!... ce n'est point de la piquette, celui-là... c'est le premier vin du monde!...

RAOUL.

Très-bien. Veuillez me faire servir, mon brave homme!

COURTIN.

Oui, Messire. (*A la cantonade.*) Hé! Jeanne! Antoine! Jeanne! Antoine!

JEANNE.

V'là not maître... v'là... quoiqui n'y a?

COURTIN.

Sers bien vite à ce jeune cavalier ce que nous avons de meilleur à la maison... une vieille bouteille du coin, tu sais... (*Silence.*) Eh bien! tu m'as entendu;... quand auras-tu fini de regarder ce jeune seigneur?...

JEANNE.

Not' maître (*regardant furtivement Raoul*) je ne le regardons pas.

COURTIN.

Sers, te dis-je... et ne raisonne point...

JEANNE.

Suffit!... suffit!... on y va. (*Elle sort.*)

COURTIN.

Bonne fille, Messire!... bonne fille!... c'est jeune, sans éducation... ignorante... de belles manières... Mais c'est honnête et travailleur.

RAOUL.

Et c'est tout ce qu'il vous faut.

COURTIN.

Oui, Messire, c'est vrai, c'est tout ce que je puis exiger d'elle.

JEANNE (*apportant couvert, verres et bouteilles, pain, fromage et assiette en terre*).

Not' maître, ce bon Môssieu va ti mangeais des gaudes, j'en avons de toutes chaudes?

RAOUL.

Oui, brave fille, elles réveilleront les souvenirs de mon enfance, (*à part*) et les soins de mon brave Marcel.

JEANNE.

Je vas les c'ri, elles sont ben bonnes. (*Elle sort.*)

COURTIN.

Hé! Messire, j'ose espérer que vous n'en serez pas mécontent, Jeanne les fait excellentes.

RAOUL.

Je le crois, brave homme;... mais ne me tiendriez-vous point compagnie?... Votre société me serait bien agréable... (*A part.*) Il pourra m'apprendre bien des choses...

COURTIN.

Pardieu, j'accepte, Messire!... jamais je n'ai refusé de répondre à une politesse; quoique manant, je puis choquer mon verre à celui d'un gentilhomme. Le colonel Waldorf prétend qu'un vieux soldat n'est point déplacé à la table du plus grand seigneur de la terre. (*A la cantonade.*) Hé! Jeanne! Antoine! encore un verre et une bouteille, avec le déjeuner de ce gentilhomme.

RAOUL.

Qu'est-ce donc que le colonel Waldorf, qui est-il?...

JEANNE (*entre, pose un verre, bouteille, etc., et place devant Raoul une écuelle de terre contenant des gaudes fumantes et une deuxième plus petite, contenant du lait*). (*Parlant.*)

Mon bon Môssieu, v'là vos gaudes et du bon lait frais pour les mouillais, elles sont ben bonnes, régalais-vous.

RAOUL.

Bien, ma bonne fille, tiens voici un à-compte sur ta dot. (*Lui remet un louis dans la main.*)

JEANNE (*regardant la pièce qu'elle retourne d'un air autant étonné que joyeux*).

Ah! merci, mon bon Môssieu, je dirais mon chapelet deux

fois pour vous. (*S'en allant en se retournant, regardant furtivement et sa pièce et Raoul.*) C'est ben égal, si Jean Claude était comme ce beau Môssieu, oh ! je voudrais ben l'épousai tout de suite, je vas li dire que je ne voulons pus de lui. (*Elle sort en regardant encore Raoul, à qui elle fait à la dérobée une révérence.*) — *Pendant cette scène de Jeanne, Courtin achève de ranger le couvert et verse à boire à Raoul qui, mangeant avec avidité, ne s'est plus occupé de Jeanne.*

COURTIN.

Vous êtes donc étranger, Messire, ou il faut que vous veniez de bien loin pour ignorer ce que c'est que notre colonel vénéré.

RAOUL (*mangeant*).

En effet !... je viens de faire un long voyage.

COURTIN (*versant à boire*).

Vous n'êtes point français, j'espère ?

RAOUL.

Non, asseyez-vous, mon hôte. (*Prend son verre.*) A notre santé.

COURTIN (*tenant son verre, étonné, hésitant de trinquer*).

Seriez-vous Suédois, assuré ?

RAOUL.

Parbleu non ! Soyez sans scrupule, mon hôte, c'est un franc-comtois qui boit à la vôtre.

COURTIN (*trinquant*).

Ah ! tant mieux, mon gentilhomme. (*Il s'assied et boit.*) Hein ! comment le trouvez-vous ?

RAOUL.

Exquis !... mais vous me parliez du colonel Waldorf.

COURTIN.

Ah ! c'est vrai, hé bien ! Messire, le colonel Waldorf est l'un des membres de votre grande trinité franc-comtoise.

RAOUL.

Voilà un mot assez extraordinaire prononcé à propos d'un militaire ; de quelle trinité entendez-vous parler ?

COURTIN.

Je veux parler de Waldorf, de Jean Claude Prost et du curé Hébert, nos trois héros... nos trois géants !...

RAOUL.

Mais..., et le capitaine Lacuzon ?... n'est-il donc pas l'un

des champions de la Montagne... un chef tout puissant?

COURTIN.

Lacuzon! Oh! Messire, vous ne connaissez donc rien du pays?... Mais Lacuzon et Jean Claude Prost sont un seul homme. Prost est son nom, Lacuzon un surnom.

RAOUL (*à part*).

Prost! Lacuzon! c'est bien cela... (*Haut.*) Je sais peu de chose, en effet, sur le pays. Cependant j'ai ouï dire que la Franche-Comté combattait glorieusement pour son indépendance; que, depuis deux ans, elle résistait à tous les efforts de la France, sa terrible, sa gigantesque ennemie, qui veut faire d'elle, et malgré elle, l'un des joyaux de sa couronne.

COURTIN.

C'est vrai, Messire, mais c'est en vain que l'éminence rouge, le tout puissant cardinal Richelieu, a lancé contre nous ses armées, sous les ordres de Condé, d'abord, de Villeroy, ensuite; c'est en vain que, pour grossir le nombre des envahisseurs de notre belle et libre province, il a acheté les troupes suédoises commandées par le duc maudit de Saxe-Weimar.

RAOUL.

L'ancien aide-de-camp de Gustave-Adolphe, je sais cela.

COURTIN.

Et savez-vous aussi que, tandis que Condé, le grand capitaine, reculait devant les murailles de Dôle, notre ville parlementaire, savez-vous que Weimar, à la tête de son armée de bandits, a envahi nos montagnes, combattant avec le fer, avec le feu, dévastant nos paisibles villages, empoisonnant nos sources, massacrant les enfants et les vieillards... De chaque ville qui lui résiste, il fait un amas de ruines; de chaque village qu'il parcourt, un monceau de cendres.

RAOUL.

Ah! ceux qui font ainsi la guerre sont bien cruels! ils ne méritent pas le titre de soldats.

COURTIN.

Pillards!... assassins!... Mais, Messire, il est arrivé ceci, nos Montagnards désespérés ont fièrement relevé leur tête qu'on voulait écraser... Dans les montagnes, dans les vallées, les mots liberté!... indépendance!... ont couru retentissant dans toutes les bouches, répétés par tous les échos!... Alors, une population, forte de son énergie, a quitté ses champs et ses

forêts ; le soc de ses charrues, le fer de ses hâches, sont devenues, dans ses mains, des armes redoutables. Soudain une armée est sortie de son sein... ce n'est pas une armée de brigands celle-là!... Tous combattant pour leur pays, pour leur famille, pour leur liberté!

RAOUL.

Et, sans doute, Lacuzon, Waldorf et Hébert sont les chefs de cette armée?

COURTIN.

Ainsi que vous le dites, Messire;... nos francs-comtois ont choisi, pour les commander, Waldorf, un vieux soldat, brave comme son épée, qui doit son brevet à la justice du roi d'Espagne. Waldorf s'est adjoint un lieutenant, un bras fort et vaillant, Lacuzon, qui est devenu bien vite son égal... Capitaine à vingt-deux ans, il commande nos Montagnards avec une énergie, une bravoure dignes des temps anciens; aussi, pour tous ses soldats, il est presque un Dieu... Au capitaine Lacuzon!... (*Il boit.*)

RAOUL (*se levant*).

Mais, d'où lui vient le surnom de Lacuzon?

COURTIN.

Jean Claude Prost, sans cesse préoccupé du bonheur de ses Montagnards et du salut de notre province, parle peu. Toujours on le voit au milieu de ses campements, absorbé, soucieux, sévère;... ses soldats le surnommèrent Lacuzon (*Lacuzon*), deux mots patois qui signifient : le souci. Le surnom s'est vite répandu, et, bien peu parmi les jeunes savent son nom véritable. (*Il remplit les verres.*)

RAOUL.

C'est un héros!... Mais il est un troisième personnage duquel vous ne m'avez rien dit encore... c'est un prêtre, je crois?

COURTIN.

Oui, Messire, un bon, un digne prêtre... humble desservant du petit village du Saint-Lupicin, près Saint-Claude. L'abbé Hébert combat pour la Franche-Comté avec la prière et avec le glaive. Les jours de bataille, il est à la tête de nos Montagnards un crucifix dans la main gauche... une épée dans la main droite;... il invoque Dieu, et il frappe... Dieu donne la victoire à sa prière et à son épée.

RAOUL (*se levant*).

Ah! vous avez raison... ces trois hommes sont des géants, et

la province qui les voit à la tête de ses défenseurs, peut, jusqu'à son dernier souffle de vie, conserver l'espoir de rester vivante et libre.

COURTIN.

Et ce dernier souffle n'arrivera jamais; mais, seigneur cavalier, buvons encore, s'il vous agrée, à la santé de Lacuzon, le patron de mon auberge; aussi bien, peut-être, mon bavardage vous ennuie?

RAOUL.

Je suis enchanté de vos renseignements, mon hôte... Veuillez les compléter, en me disant dans quelle partie du pays est né le capitaine Lacuzon?

COURTIN.

Dans nos montagnes, Messire... Jean Claude Prost est originaire du petit village de Longchaumois, à quelques lieues d'ici.

RAOUL.

Et sa famille est-elle nombreuse?

COURTIN.

Non, et c'est un malheur; car, bien qu'ils fussent sans blason, les Prost sont nobles par le cœur... Aujourd'hui, le capitaine est à peu près seul au monde!

RAOUL.

Eh! quoi!... il n'avait ni frères ni sœurs?

COURTIN.

Jean Claude était fils unique;... il connut à peine sa mère, et son père mourut il y a deux ans...

RAOUL.

Mais, ne lui reste-t-il aucun parent?

COURTIN.

Pardon, Messire, il lui reste un oncle, Pierre Prost, le frère de son père... C'est un savant, celui-là!... un homme de bien. Jadis on l'appelait le médecin des pauvres. C'est encore une triste histoire que celle de ce pauvre Pierre.

RAOUL.

Une triste histoire? (*Il se rapproche de Courtin.*)

COURTIN.

Oui, une histoire étrange... dont tout le monde parle sans la bien connaître... Toujours est-il que, depuis longtemps déjà, Pierre Prost est bien malheureux.

RAOUL.

Que lui est-il donc arrivé?

COURTIN.

Il y a dix-sept ou dix-huit ans que sa femme mourut, en donnant le jour à une petite fille... Il paraît que le chagrin que causa cet événement à Pierre Prost lui tourna la tête; car, de ce moment, il ne fit plus rien comme tout le monde; ainsi, il donna à sa fille le nom de Marguerite, quand toutes nos filles à nous s'appellent Jeanne, Marie ou Jeanne Claude;... puis, il négligeait un peu ses pauvres... Deux, peut-être trois années se passèrent sur cette incurable douleur, lorsqu'un jour un pauvre paysan qui s'était démis le bras, alla frapper à sa porte.

RAOUL.

Eh bien! que se passa-t-il?

COURTIN.

Personne ne répondit : la maison était abandonnée, tout le monde ignorait ce qu'étaient devenus et le médecin des pauvres et sa fille!...

RAOUL.

Et ensuite?

COURTIN.

Dame!... ensuite... il se passa bien du temps sans qu'on entendît parler de Pierre Prost, ni de sa fille. Enfin, l'année dernière, le médecin des pauvres est revenu au pays.

RAOUL.

Seul?

COURTIN.

Oui, Messire! il était seul, et c'est pour cela que je vous disais tout à l'heure, que Pierre Prost était bien malheureux. Il paraît que sa fille est morte!...

RAOUL.

Morte! morte! mais où?... mais comment?

COURTIN.

C'est du moins un bruit qui a couru dans le pays.

RAOUL (*allant chercher son manteau*).

Mon hôte, nous allons compter;... il faut que je me remette en route...

COURTIN.

Déjà, Messire?... voici la nuit, il va faire de l'orage.

RAOUL.

Qu'importe? il faut que je parte, il le faut!...

COURTIN.

Messire, mon auberge n'est point une prison; qui y est entré, peut librement en sortir. Vous paraissez jeune et brave! Que saint Jacques, mon patron, et le capitaine Lacuzon vous protégent et vous gardent!... C'est tout ce que peut faire Jacques Courtin, si vous persistez dans votre résolution.

RAOUL.

Vous vous trompez, vous pouvez autre chose.

COURTIN.

Parlez, Messire, que puis-je?...

RAOUL.

Me procurer un guide... je vais à Saint-Claude.

COURTIN.

Miséricorde! Y pensez-vous?

RAOUL.

Telle est ma volonté!... Est-ce donc bien étonnant?

COURTIN.

Messire, vous n'arriverez point vivant à Saint-Claude. La ville est livrée au pillage par les Suédois;... derrière chaque sapin est embusqué un Montagnard;... de toute façon, et qui que vous soyez, vous courez le risque d'être assassiné!

RAOUL (*à part*).

Tout me manquerait donc, quand je touche enfin au port!... (*Haut.*) Aucune considération ne peut m'arrêter... ma résolution est prise, il me faut un guide.

COURTIN.

Messire, je n'ai plus qu'à vous obéir... mais souvenez-vous que je vous ai loyalement averti du danger qui vous menace. (*Il sort.*)

SCÈNE II.

RAOUL (*seul*).

Morte!... Marguerite!... morte!... je ne la reverrais plus... Plus jamais son sourire d'enfant ne viendrait affermir mon cou-

rage et me donner la force nécessaire à ma vengeance... Oh! à quoi désormais servirait cette vengeance, ma vie même, si ma Marguerite bien-aimée devait être ravie à mon bonheur!... je l'aimais tant... que dis-je?... Marguerite, je t'aime encore... je t'aime toujours!... tu n'es point morte, n'est-ce pas?... je le sens!... Mon cœur était si joyeux, quand j'ai touché les terres de sa patrie! quand je me suis approché de ces montagnes où elle m'avait dit qu'elle m'attendrait. Non!... Marguerite ne peut être morte!... une voix intérieure m'aurait prévenu, quelque chose se serait brisé en moi au moment de son agonie... Non!... non!... c'est impossible!... Mais qu'attends-je?... pourquoi ne suis-je point déjà auprès de Lacuzon?... Dieu me laissera arriver jusqu'à lui!... je le prierai, je le supplierai, s'il le faut, il me permettra de la revoir. (*Courtin rentre avec Nicolas.*)

SCÈNE III.

RAOUL, COURTIN, NICOLAS, *puis* JEANNE.

COURTIN.

Messire, voici Nicolas, le garçon du bonhomme Paget;... pour un petit écu, il vous conduira dans le vrai chemin... Mais...

RAOUL.

C'est bien, j'accepte ses services, et au lieu d'un écu, il aura, si nous arrivons au but, un louis d'or... Voici, mon hôte, pour mes dépenses et pour vos reinseignements. (*Il lui donne une bourse.*)

COURTIN.

Messire, je vous remercie.

RAOUL (*sortant suivi de Nicolas*).

Au revoir, mon hôte.

COURTIN.

Au revoir, Messire,... au revoir... (*A part.*) Que Dieu et la sainte Vierge les protégent. (*A Jeanne qui s'est avancée sur le seuil de la porte pour voir partir Raoul.*) Est-ce que ce gentilhomme te doit quelque chose, que tu le dévisages de cette façon?... Va..., va à ta vaisselle;... je vais, moi, fermer portes et fenêtres.

JEANNE.

Not' maître... la vaisselle, ça sera bentôt faies. (*Demi chagrin.*) Mais, not' maître, ne reviendra-ti donc pus, ce beau cavalier?

COURTIN.

Non!... laisse-moi tranquille.

JEANNE (*prenant les coins de son tablier qu'elle porte à ses yeux, refléchissant et peinée, puis tout à coup résignée*).

Hé ben! je va q'ri Jean Claude et l'y dire que je voulons ben de lui. (*Elle sort, ferme la porte. — Éclairs, tonnerre. — Nuit.*)

COURTIN.

Oh! Oh!... je savais bien que ça ne tarderait pas... (*Un coup de tonnerre.*) Pourvu qu'il ne leur arrive pas malheur... (*A genoux.*) Mon Dieu!... faites que mon bon,... mon brave maître Lacuzon... reste le soutien de la Franche-Comté. Faites que... (*On frappe à la porte.*) Il m'a semblé qu'on frappait... (*On frappe une seconde fois, il se lève et demande*) Qui va là?

CARDOSA (*au dehors*).

Ami!... Ouvrez!...

COURTIN.

Les amis ont un nom... dites le vôtre?...

CARDOSA.

Inutile... je ne suis point connu de vous;... je viens de la part de votre maître.

COURTIN.

De la part de mon maître?

CARDOSA.

Oui.

COURTIN.

Le mot de passe alors?

CARDOSA.

Je l'ai oublié.

COURTIN.

Tant pis pour vous... continuez votre chemin...

CARDOSA.

Il faut absolument que je vous parle... Le capitaine est en danger... c'est lui qui m'envoie.

COURTIN (*décrochant une carabine*).

Je suis armé, camarade!... si vous m'avez trompé, il vous arrivera malheur.

CARDOSA.

C'est bien, ouvrez vite...

SCÈNE IV.

COURTIN (*ouvre; plusieurs hommes font irruption dans la pièce, se jettent sur Courtin qu'ils désarment et le garottent*).

COURTIN.

Des Français!... trahison!...

CARDOSA.

Silence!... vieux coquin!...

COURTIN.

Cardosa.

CARDOSA.

Ah! Ah!... tu me reconnais... nous irons vite alors, je suis pressé. (*Il s'assied.*) Approche!

COURTIN (*avançant difficilement*).

Que me veux-tu, pillard?..

CARDOSA.

Pas de gros mots, ou nous nous fâcherions;... parlons poliment... vieux gibier de potence! te voilà dans une excellente posture pour recommander ton âme au diable, si tu ne réponds d'une façon prompte et satisfaisante aux questions que je vais t'adresser...

COURTIN.

Je ne sais rien... je ne peux rien dire!...

CARDOSA.

Vraiment... tu ne sais rien?..

COURTIN.

Sur ma vie!

CARDOSA.

Ton serment ne t'engage pas beaucoup... je t'ai déjà vu, rappelle-moi ton nom.

COURTIN.

Courtin.

CARDOSA.

Eh bien! Courtin! en raison de notre vieille connaissance, je veux bien te prévenir que si tu continues à ne rien savoir, je possède un moyen certain de te rendre la mémoire... tu parleras, j'en réponds!...

COURTIN.

Mais que voulez-vous!.. je ne sais rien!..

CARDOSA.

Nous allons voir!.. Il y a ici de l'or d'Espagne, beaucoup d'or.... où est-il?

COURTIN.

De l'or d'Espagne!... et d'où viendrait-il, sainte Vierge? La maison est vide... le champ reste en friche... mon maître est pauvre.

CARDOSA.

Les nobles du pays sont riches;... nous savons que, pour nous combattre, ils sacrifient tout... Où est l'or qui sert à payer l'armement des corps francs de Lacuzon?...

COURTIN.

Il n'est point ici assurément;... cette auberge n'est pas à lui, mais à moi; il me loue cette maison, voilà tout.

CARDOSA.

Nous le saurons bien tout à l'heure... Autre chose maintenant... où est ton maître, le capitaine Lacuzon?

COURTIN.

Je ne sais!...

CARDOSA.

Où est Waldorf, le vieux reître?

COURTIN.

Je ne sais!

CARDOSA.

Où est Hébert, cet autre Pierre l'hermite!

COURTIN.

Je ne sais!

CARDOSA.

Décidément, tu ne sais rien?

COURTIN.

Je le jure!

CARDOSA (*à ses hommes*).

Faites votre devoir!... (*Les hommes s'approchent de Courtin ; l'un d'eux lui fait voir un poignard.*)

COURTIN.

Ah! bandits!... ils m'ont lié les mains!...

CARDOSA.

Paix! chien hargneux!... on ne t'écorche pas encore!... Quelle chanson nous diras-tu donc, tout à l'heure?... Veux-tu répondre?...

COURTIN.

Mais, je ne sais rien!... (*Sur un signe de Cardosa l'homme au poignard menace Courtin en lui plaçant cette arme sur le cœur.*) Grâce! Grâce!... je dirai ce que je sais! (*A part.*) Oh! il faut pourtant gagner du temps.

CARDOSA.

Ah! enfin! il était temps!...

COURTIN.

Il n'y a point d'or dans la maison!... Lacuzon, je ne sais où il est, mais Waldorf et Hébert sont à... Ah!... (*il jette un cri de joie*) le maître!...

SCÈNE V.

LACUZON, CARDOSA, COURTIN, SOLDATS.

LACUZON (*à Courtin*).

Malheureux!... Qu'allais-tu faire?

CARDOSA.

Lacuzon!... il est seul! tuons-le!... Sus!... Sus!... à mort!... (*Ils se ruent sur lui qui les tient à distance par un moulinet.*)

COURTIN.

Et ne pouvoir briser mes liens.

LACUZON.

Arrière! misérables bandits!... (*A Cardosa.*) Je te reconnais, sacripan!... féroce comme le loup, tu en as aussi la lâcheté!... Viens donc, fer contre fer... et si ce que renferme ta poitrine ressemble à un cœur d'homme, montre-le!.. (*Il bondit sur Cardosa.*)

CARDOSA (*évitant ses coups et à ses hommes*).

Fermez la porte pour qu'il ne s'enfuie pas!... il est à nous!... (*Les hommes ferment la porte, ils ferraillent.*)

LACUZON.

Traître et lâche, mais vous ne me tenez pas encore!

CARDOSA.

C'est ce que nous allons voir! (*A ses hommes.*) Sus!... Sus!... à Lacuzon!... (*Les hommes cherchent à l'entourer.*)

COURTIN (*faisant des efforts pour rompre ses liens*).

Rien!... Rien!... je ne puis rien!

LACUZON.

Trois assassins contre Lacuzon!... la partie est encore égale!...

CARDOSA.

Tu ne veux pas te rendre vivant!... (*A ses hommes.*) A mort!... à mort!..

RAOUL (*apparait à la fenêtre, décharge un pistolet sur les hommes*).

Assassins!!! (*Un des hommes ouvrant la porte crie :*) Sauve qui peut!...

SCÈNE VI.

LES MÊMES. — RAOUL, *puis* JEANNE.

RAOUL (*tirant son épée*).

En garde! Assassins!!! (*Cardosa s'enfuit avec ses hommes. Raoul allant à la fenêtre :*) Les misérables!...

LACUZON.

Qui que vous soyez, Messire, français ou franc-comtois, le capitaine Lacuzon vous appartient à la vie, à la mort! (*Ils se touchent les mains.*)

RAOUL.

Lacuzon!... Vous êtes le capitaine?

LACUZON.

Oui, Messire.

RAOUL.

Ah! capitaine! je suis heureux, car l'orage m'a forcé de m'arrêter un instant, et je bénis ma bonne étoile qui m'a fait pressentir les dangers qui menaçaient un homme tel que vous.

LACUZON.

Votre bonne étoile!... il me semble du moins que nos deux étoiles sont jumelles;... car, sans le secours de la vôtre, la mienne allait fortement pâlir cette nuit... Mais vous qui semblez si heureux de notre rencontre, me permettrez-vous de vous demander pourquoi?

RAOUL.

J'allais à Saint-Claude, où j'espérais vous rencontrer.

LACUZON.

Eh! bien, Messire!... Vous me trouvez où vous ne me cherchiez point;... il n'est pas besoin de vous répéter que je suis tout à vous.

RAOUL.

Ce que j'ai à vous dire est long, capitaine!... et...

LACUZON.

Nous ne sommes point seuls... vous avez raison, une confidence ou un secret ne se dit pas devant un traître.

COURTIN.

Ah! maître... Dieu m'est témoin!

LACUZON.

Silence!... tu avais la garde de cette maison... de cette auberge... en apparence, mais qui renferme les plans de l'armée des Montagnards;... tu allais trahir tes frères... les vendre peut-être.

COURTIN.

Trahir!... vendre mes frères!... mais regardez-moi donc maître... j'ai vieilli au service de votre famille, j'ai guidé vos premiers pas, j'ai sauvé votre père sur un champ de bataille et quand, usé par l'âge, je me fais gardien de cette maison rendez-vous secret de mon jeune maître et de ses frères d'armes, j'irais tout à coup vendre mon honneur! Ah! maître.. maître! foulez-moi aux pieds... tuez-moi... si mes paroles n peuvent vous convaincre, mais je vous en supplie, ne dites pa que je suis un traître!

RAOUL (*à Lacuzon*).

Capitaine, je crois cet homme;... ce matin je me suis arrêt

ici pour me reposer un moment et me remettre des fatigues de la route. J'ai causé avec lui, il m'a parlé du capitaine Lacuzon, de son armée, des regrets qu'il éprouvait de ne pas vous suivre sur les champs de bataille;... croyez-moi, capitaine, écoutez-le...

LACUZON (*à Courtin*).

Mais pourtant... ces paroles que j'ai arrêtées sur tes lèvres au moment où les hommes te menaçaient?...

COURTIN.

Je voulais les tromper, gagner du temps, j'espérais en Dieu, maître!...

LACUZON (*pause*).

Soit! je me trompais, peut-être; le trouble, l'émotion où je te vois, plaident en ta faveur, et je ne demanderais pas mieux de croire à ton innocence.

RAOUL.

Ne doutez plus, capitaine!...

COURTIN.

Non, maître, ne doutez pas!... j'ai voulu employer la ruse pour les tromper, eux; mais vous trahir!... vous!... trahir mes frères!... Ah! tenez, rien qu'en pensant que vous avez douté de mon dévouement, de ma fidélité, je crois que j'en mourrai de honte et de chagrin!... (*Il pleure.*)

LACUZON (*après un temps*).

Ecoute bien ceci, je te donne deux jours pour me prouver ton innocence; si dans deux jours tu parviens à retirer le doute qui est entré dans mon âme, alors à mon tour de te demander pardon.

COURTIN.

Alors je vais prier Dieu, maître, car Dieu seul peut m'aider à vous convaincre, (*hésitant*) et... pendant les deux jours, maître!...

LACUZON.

Tu t'éloigneras de cette maison.

COURTIN (*avec douleur*).

Ah! pourquoi ne me suis-je pas laissé tuer?... (*Avec énergie et espoir.*) Dans deux jours, maître, vous m'aurez pardonné ou je serai mort!... (*Il sort.*)

LACUZON (*ému*).

Va! vieil ami de mon enfance! pardonne-moi cette terrible épreuve que me commande mon devoir de soldat!

JEANNE (*du dehors*).

Not' maître... not' maître!... v'là Nicolas... (*Entrant.*) Ah! excusez, M'sieur Lacuzon, mais v'là Nicolas qui conduisions un bieau jeune homme jusqu'à St-Claude; mais v'là que tout d'un coup, le bieau jeũne homme rebrousse chemin et disparaît... (*Voyant Raoul.*) Tiens.... le v'là!...

LACUZON.

Et puis?...

JEANNE.

Et puis... et puĩs... dame, M'sieu Lacuzon, Nicolas croyant qu'il avions été dupe d'un espion, est allais jusqu'aux avant-postes des Montagnards, et v'là plusieurs soldats des vôtres qui arrivent cheux nous.... cheux... vous.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, SOLDATS, MONTAGNARDS, NICOLAS, SERGENT.

SERGENT.

Capitaine, nous venons de saisir, en nous rendant ici, trois fugitifs de l'armée ennemie, nous les avons liés et envoyés au camp... Capitaine, nous venons prendre vos ordres.

LACUZON.

C'est bien, mes braves. (*A Nicolas.*) Nicolas, tu vas, jusqu'à nouvel ordre, prendre la gestion de cette auberge; deux d'entre vous, déguisés en garçons, surveilleront les faits et gestes de nos ennemis; moi, je retourne au camp. N'oubliez pas que vous devez bonne et franche hospitalité aux fugitifs.

SERGENT.

Oui, capitaine.

LACUZON.

Et vous, mes braves, mort aux ennemis de la Franche-Comté.

TOUS.

Oui!... Oui!...

LACUZON (*à Raoul*).

Maintenant, mon ami, donnez-moi votre bras, je n'ai pas oublié que vous avez à me parler.

RAOUL.

Je suis à vous, capitaine.

LACUZON.

Partons.

JEANNE (*regardant Raoul*).

Le bieau jeune homme partions encore. (*Avec un soupir.*) Ah! quel dommage... (*Avec résignation.*) Allons décidément, j'épouserais Jean Claude.

LES SOLDATS.

Vive le capitaine!...

(*Sortie générale au fond excepté les gens de service qui sortent par la gauche; après la sortie,* CHANGEMENT A VUE.)

DEUXIÈME TABLEAU.

Le campement de Lacuzon. (Forêt.)

La scène représente une forêt. Au 3e plan une sentinelle montagnarde se promène. A gauche un chemin par lequel Lacuzon et Raoul entrent en scène. A droite, 1er plan, une sorte de tente sous un arbre.

SCÈNE 1re.

LACUZON, RAOUL, MONTAGNARDS.

SENTINELLE.

Qui va là?

LACUZON (*en dehors*).

Saint-Claude et Lacuzon.

SENTINELLE (*appelant*).

Lieutenant, c'est le capitaine. (*Lacuzon et Raoul paraissent.*)

LIEUTENANT (*allant au-devant le capitaine et le saluant*).

Capitaine!

LACUZON.

Quelles nouvelles au camp?

LIEUTENANT.

Aucune, capitaine.

LACUZON.

Et dans la ville?...

LIEUTENANT.

La ville a été pillée... Les Suédois ont surtout fouillé les caves, celles des couvents particulièrement... La plupart des pillards doivent être ivres-morts à cette heure.

LACUZON.

C'est bien!... faites bonne garde!... allez!... (*Il s'éloigne. A Raoul.*) Que vous semble de ce lieu, Messire; nous sommes seuls.

RAOUL.

Capitaine, cette solitude convient au long récit que j'ai à vous faire;... mais, avant de vous rien révéler, je désirerais que vous répondissiez à une question de laquelle dépend mon bonheur ou mon malheur.

LACUZON.

Vous m'étonnez et vous m'intriguez singulièrement, Messire... Comment puis-je me trouver ainsi mêlé à votre destinée?

RAOUL.

Vous avez une cousine, capitaine;... la rumeur publique dit que Marguerite est morte... cela est-il vrai?...

LACUZON.

Mais, Messire,... si ma cousine est morte, c'est un deuil pour son père et pour moi, sa seule famille... Que vous importe?...

RAOUL.

Oh! mon Dieu!... elle est morte!... (*Il cache sa figure.*)

LACUZON (*à part*).

Pauvre jeune homme!... (*Haut.*) Et vous connaissiez Marguerite?...

RAOUL.

Ah!... capitaine!... si je la connaissais!

LACUZON.

Et... vous l'aimiez peut-être?...

RAOUL.

Oh! oui!... je l'aimais... je l'aime encore de toute mon âme... Tenez, capitaine, mon cœur refuse de croire à sa mort... Vous me demandez si je l'aimais!...

LACUZON.

Mais Marguerite .. elle vous aimait?

RAOUL.

Longtemps son affection pour moi se traduisit par une sainte amitié de sœur; lors de mon départ seulement, et la dernière fois qu'il me fut donné de la voir, dans une longue causerie, elle promit de me garder la chaste tendresse d'une fiancée.

LACUZON.

Vous m'avez sauvé la vie, Messire; de ce moment vous êtes mon ami;... ce serait bien mal reconnaîtro les devoirs de l'amitié que de vous laisser plus longtemps dans le doute... Marguerite n'est point morte!

RAOUL.

Ah! merci, capitaine!... mes pressentiments ne me trompaient point;... je la reverrai bientôt, n'est-ce pas?

LACUZON.

Marguerite ne subit la domination de personne;... ce qu'elle veut doit être raisonnable, toujours... je l'interrogerai... mais j'attends de vous d'autres aveux... Avant tout, je désire savoir qui vous êtes?

RAOUL.

Qui je suis?... Il y a quelques jours encore, on m'appelait Raoul Clément, et j'étais lieutenant aux dragons de Villeroi.

LACUZON.

Quoi!... Vous êtes officier du roi Louis XIII?

RAOUL.

L'officier n'existe plus! Ne voyez devant vous que le baron franc-comtois Raoul d'Argenville.

LACUZON.

D'Argenville!... vous?... c'est impossible. Il y a vingt ans que le dernier baron de cette grande et forte race a péri, avec son fils unique encore au berceau, sous les ruines fumantes de son manoir incendié...

RAOUL.

Le fils fut sauvé, car je suis Raoul d'Argenville!

LACUZON.

Vous, le fils du baron d'Argenville!

RAOUL.

Moi-même... Oh! l'incendie du château ne fut point un malheur accidentel, ce fut un crime!... La vengeance alluma le sinistre et, d'avance, mon père avait été assassiné!

LACUZON.

Assassiné! par qui?... Qui vous a révélé ces faits?

RAOUL.

Mon père adoptif lui-même, Marcel, bon et honnête homme qui était l'intendant de mon père et qui me sauva.

LACUZON.

Mais, du moins, quelle pouvait être la cause d'une vengeance si terrible?...

RAOUL.

Mon père, avant son mariage, avait aimé d'un premier amour la jeune comtesse Rose de Vilmont; amour fatal! car la comtesse avait été fiancée à un seigneur de Rastignac.

LACUZON.

Le sir de l'Aigle, Antide de Rastignac!

RAOUL.

Lui-même, un misérable assassin!

LACUZON.

Assassin?

RAOUL.

Oui, assassin! car c'est lui qui fut le meurtrier du vieux comte de Vilmont, et, plus tard, le meurtrier de mon père!...

LACUZON.

Mais pourquoi ces crimes?

RAOUL.

Oh! c'est une triste et terrible histoire, car elle a fait trois victimes!.. je vous ai dit que Rose de Vilmont avait été fiancée au sir de Rastignac.

LACUZON.

Oui.., oui... après...

RAOUL.

Eh bien! un jour il surprit mon père près de la jeune comtesse et se cachant derrière les plis d'une tenture, il écouta leurs projets, leurs serments d'amour. Dès lors, il conçut l'horrible pensée dont l'exécution ne se fit pas attendre. Le comte de Vilmont se promenant avec sa famille dans un de ses domaines, s'est vu tout à coup enveloppé par une troupe de cavaliers, revêtus de longues robes de moine;... un homme de haute taille, le visage couvert d'un masque noir, semblait commander la troupe... Le comte de Vilmont fut poignardé sous les yeux

de sa fille par cet homme qui, s'emparant ensuite de Rose, à moitié morte d'effroi, la prit sur son cheval et partit rapidement, suivi des moines cavaliers.

LACUZON.

Oh! les lâches!... les lâches!...

RAOUL.

Mon père désespéré, brisé de douleur, fit tout pour découvrir les coupables. Enfin le hasard lui fournit des preuves qu'il croyait suffisantes contre le seigneur de Rastignac, il l'accusa et porta plainte au parlement du Dôle; mais le parlement assemblé statua; aucune preuve certaine n'ayant été apportée, Antide de Rastignac fut déclaré innocent. O! justice des hommes!...

LACUZON.

Mais comment avez-vous découvert...

RAOUL.

Attendez... Trois années s'étaient écoulées;... mon père était marié;... ma naissance avait à peine cicatrisé ses douleurs passées, lorsque l'homme au masque noir, jaloux de ce bonheur, reparut encore une fois. Une nuit, il pénétra dans notre vieux manoir et alluma l'incendie; le brave Marcel, éveillé par une épaisse fumée, accourut en toute hâte par un escalier dérobé, communiquant avec l'appartement de mon père. Au moment de soulever une portière, il s'arrête; tout à coup, une voix étrangère le fit tressaillir, c'était une voix railleuse et terrible, qui disait à des ribauds : « Le loup est muselé, cherchez le louveteau, coupez-lui la gorge, et que l'incendie dévore toute cette race! » Alors le fidèle Marcel courut à ma chambre, m'enveloppa dans mes langes et s'élança dans le jardin, où il se blottit derrière un massif d'arbustes, d'où il vit bientôt se détacher, des lueurs sinistres et étincelantes du manoir, la silhouette d'un cavalier, le visage couvert d'un masque noir... Entendez-vous, capitaine,... un masque noir?... Le cavalier arrêta sa monture et faisant face à l'incendie, il s'écria d'une voix retentissante : Baron d'Argenville, va!... va maintenant porter plainte devant nos seigneurs du parlement du Dôle... Mais, malgré son masque noir, Marcel, le brave Marcel le reconnut.

LACUZON.

Et c'était?... (*Silence et émotion de Raoul, très-vivement et très-ému avec force prenant le bras de Raoul.*)

RAOUL.

C'était Antide de Rastignac!

LACUZON.

Antide de Rastignac!... meurtrier!... ravisseur!... incendiaire!...

RAOUL.

A son lit de mort, Marcel Clément me l'affirma, en me remettant les parchemins de ma famille.

LACUZON.

Je vous crois, Raoul... Mais quand comptez-vous reprendre le nom de vos ancêtres?

RAOUL.

Quand j'aurai vengé mon père!... Vous me viendrez en aide, capitaine?

LACUZON.

Je donnerais ma vie pour sauver la vôtre;... mais votre vengeance devant s'exercer sur le sir de Rastignac, vous ne pouvez compter sur mon secours.

RAOUL.

Vous me refusez, capitaine?...

LACUZON.

C'est parmi les vassaux du comte que je recrute mes corps-francs;... il est puissamment riche, il nous aide de son or, il nous fournit des vivres,... des armes... Vous le voyez bien, Raoul, les services qu'il rend au pays sont pour lui une sauvegarde.

RAOUL.

Je vous comprends;... mais viendra un jour ou vous m'abandonnerez cet homme; car, tôt ou tard, il vous trahira, capitaine.

LACUZON.

Mon épée se chargerait alors de le punir!... Mais j'ai quelques ordres à donner... permettez?... (*Il donne un coup de sifflet.*) Maintenant, Raoul, il me reste à vous adresser une question... Comment et où avez-vous connu Marguerite?

RAOUL.

Le hasard me conduisit un jour dans la maison qu'habitait votre oncle... Je vis Marguerite... et je l'aimai. J'eus le bonheur de rendre quelques services à son père, et nos affections se

développèrent d'autant plus facilement, qu'une sympathie irrésistible semblait nous attirer l'un à l'autre... Un jour cependant, il fallut nous séparer, je devais rejoindre mon colonel. Jour de tristesse!... mais jour d'espérance... Marguerite m'avait dit : Raoul, quand vous reviendrez, si notre maison est déserte... allez dans la montagne... cherchez le capitaine Lacuzon... Dites-lui que je vous aime, il vous conduira auprès de moi. (*Le lieutenant paraît, Lacuzon lui parle bas.*)

LACUZON.

Raoul, nous sommes doublement frères maintenant... Vous verrez Marguerite ce matin même... Nous allons partir... Pauvre Marguerite!... à cette heure elle prie sans doute pour son père.

RAOUL.

Court-il donc quelque danger?...

LACUZON.

Il est condamné!... La ville de Saint-Claude démantelée et surprise par les armées de Guébriant et Weimar, n'a pu se défendre... Déjà un grand nombre de Montagnards ont payé de leur vie une inutile résistance;... d'autres ont été jetés en prison;... parmi ceux-ci se trouve Pierre Prost... il doit mourir demain!

RAOUL.

Se pourrait-il?... Mais ne peut-on tenter de le sauver?

LACUZON.

Ceci est mon affaire!

RAOUL.

Si je puis vous être de quelque utilité... Le duc de Guébriant, sous les ordres duquel j'ai servi, ne me refuserait peut-être pas sa grâce...

LACUZON.

Nous, Raoul!... solliciter une grâce,... prier,... supplier?... Non! plutôt la mort que la vie à ce prix!... D'ailleurs mon plan est arrêté...

RAOUL.

Que comptez-vous faire?... (*On entend un bruit de pas.*)

LACUZON.

Je vous le dirai en route... Voici les hommes que j'ai demandés!... Waldorf et Hébert m'attendent... plus un mot!... (*Les Montagnards entrent en scène. Lacuzon s'adressant à eux.*) Mes amis, nous allons à Saint-Claude;... vous savez que la ville est

occupée par les ennemis de notre liberté!... Je n'ai pas besoin de vous recommander la prudence;... nous allons tenter une entreprise périlleuse... il s'agit de sauver du bûcher tous les patriotes renfermés dans le couvent des Capucins!... Le voulez-vous?...

TOUS.

Nous le voulons!...

LACUZON.

Vendons cher notre vie aux envahisseurs... Le vainqueur n'est pas toujours celui qui reste maître du champ de bataille, c'est la plus belle part de gloire qui décerne la victoire... Et la gloire est pour celui qui préfère la mort à la servitude... à la captivité... Oui, mourons!... et que notre dernier souffle de vie soit le refrain de notre chant montagnard... un défi aux tyrans!...

TOUS.

Oui!... Oui!...

CHŒUR.

Gloire à nous! honte aux ennemis, } *Bis.*
Plutôt mourir que de rester soumis. }

1er COUPLET.

Pleurez, belles, dans la montagne,
Et gardez notre souvenir;
Car en pensant à sa compagne
Chaque montagnard va mourir.
Aujourd'hui, le sommeil du brave
N'est point celui qui vient suave
Au son des instruments joyeux.
Non! c'est le lourd sommeil de pierre
Qui pèse sur notre paupière
Quand la tempête gronde aux Cieux.

CHŒUR.

Gloire à nous! honte aux ennemis, } *Bis.*
Plutôt mourir que de rester soumis. }

2e COUPLET.

Ne regarde plus sur la route,
Éteins le feu, couche-toi, dors.
Bien vainement ton cœur écoute,
Ma mère, on n'entend pas les morts!
Aux voisines, dans la veillée,
Ne va pas, à tort consolée,

Dire : « Mon fils revient demain !... »
Ton fils est mort sur la colline,
Son cœur percé dans la poitrine,
Son sabre brisé dans la main.

CHŒUR.

Gloire à nous ! honte aux ennemis, } *Bis.*
Plutôt mourir que de rester soumis. }

3e COUPLET.

Ne verse pas des larmes vaines
O ma mère ! je meurs vengé.
Ton lait, en coulant dans mes veines,
En sang de lion s'est changé.
Jamais ton fils à la bataille
Ne courba le front sous la mitraille,
Le courage fût son conseil ;
Il tomba les mains sans entraves,
Et c'est sur la terre des braves
Qu'il dort de son dernier sommeil.

CHŒUR.

Gloire à nous ! honte aux ennemis, } *Bis.*
Plutôt mourir que de rester soumis. }

DEUXIÈME ACTE.

TROISIÈME TABLEAU.

Le Rapt.

Dans la demeure du curé Hébert. Cheminée à gauche surmontée d'un grand crucifix. Table près de la cheminée. Portes au fond et à gauche. A droite, une croisée. Ameublement sévère. Chaises larges garnies de cuir. Au lever du rideau Waldorf est assis à la table. Hébert en prière, sur un prie-dieu, à côté de la cheminée.

SCÈNE Ire.

WALDORF, HÉBERT.

WALDORF. (*On entend sonner deux heures.*)
Deux heures !... et il n'est point encore ici !...

HÉBERT (*se levant*).

Vous êtes inquiet, n'est-ce pas, colonel?...

WALDORF.

Lacuzon devait être ici à minuit, il nous l'avait promis; le temps presse... il sait que le bourreau n'attend pas.

HÉBERT.

Qui peut donc le retenir?... Pourquoi l'avons-nous laissé partir seul?... (*On frappe à la porte.*)

WALDORF (*allant à la porte*).

Qui va là?

LACUZON (*au dehors*).

Saint-Claude et Lacuzon.

HÉBERT.

Enfin! c'est lui!... (*Waldorf ouvre. Lacuzon et Raoul entrent enveloppés de leurs manteaux.*)

SCÈNE II.

LACUZON, WALDORF, HÉBERT, RAOUL.

—

WALDORF.

Sois le bien venu, Lacuzon.

HÉBERT.

Dieu soit béni, notre frère nous est rendu!...

LACUZON.

Merci, mon père; merci, mon colonel! Je suis en retard; mais c'est contre mon habitude...

WALDORF.

Depuis deux heures nous t'attendons, nous craignions un malheur.

LACUZON.

Et vous aviez raison de craindre, mes amis... j'ai couru un grand danger;... c'est à ce brave gentilhomme que je dois de vous revoir;... je vous le présente comme mon sauveur, comme mon ami... (*Waldorf et Hébert lui prennent la main.*)

WALDORF (*à Raoul*).

Brave gentilhomme!...

HÉBERT (*à Raoul*).

Merci, mon frère!...

LACUZON.

Raoul, les mains qui viennent de toucher les vôtres sont celles de deux courageux et loyaux patriotes... Voici le curé Hébert... voici le colonel Waldorf... Et maintenant il faut qu'ils sachent qui vous êtes!... D'abord, montrez-leur vos traits... ensuite nous leur dirons votre nom... (*Raoul laisse tomber son manteau et se découvre. Waldorf surpris saisit brusquement le bras d'Hébert.*)

WALDORF.

Est-il possible!... curé!... regardez... les morts sortent donc de leurs tombeaux!...

HÉBERT.

Que voulez-vous dire?...

WALDORF.

Quoi! vous ne reconnaissez point en ce jeune gentilhomme l'image ou le fantôme de mon vieil ami!... Mais c'est Tristan d'Argenville!... vous dis-je...

RAOUL.

Colonel Waldorf, vos yeux et votre cœur ne vous trompent qu'à demi... C'est bien en effet un d'Argenville que vous voyez... le fils, mais non le père!...

LACUZON.

Je me porte garant de sa parole,... mes amis, c'est un frère, brave et courageux, qui vient réclamer sa part de nos fatigues, de nos dangers...

HÉBERT.

Il est le bien venu!

WALDORF.

Béni soit Dieu! pour avoir réservé une telle joie à ma vieillesse! Raoul! un d'Argenville!... le fils de Tristan... le dernier de cette vaillante race!... Oh! Raoul! mon enfant! mon fils!... (*Il l'embrasse.*) Il faut me pardonner,... j'aimais tant votre père... d'Argenville me rappelle tant de doux souvenirs!... C'est Dieu qui vous envoie prendre votre place parmi les défenseurs de notre chère liberté franc-comtoise!.. soyez le bien venu...

RAOUL.

Merci, noble et vieil ami de mon père!... J'espère vous prouver bientôt que ce n'est point seulement par le visage que je ressemble à Tristan d'Argenville...

HÉBERT.

Mes amis, il faut penser aux prisonniers, qui, dans leurs cachots, comptent les longues heures qui les séparent du supplice.

LACUZON.

Curé !... ne parlez point de supplice!... Lacuzon est là!... Lacuzon veille...

HÉBERT.

Les bourreaux veillent aussi, frère!... et c'est demain que Pierre Prost et ses compagnons doivent mourir!

LACUZON.

Eh bien! demain, Pierre Prost et tous les prisonniers seront sauvés!... ou Lacuzon sera mort avant eux!...

RAOUL.

Nous serons deux, capitaine!... pour le salut ou pour la mort!...

WALDORF.

Les Français font bonne garde;... le supplice sera pour eux une fête, un triomphe! Enfin on a remarqué hier, dans la ville, l'homme au masque noir, le présage de quelque malheur...

RAOUL (*bas à Lacuzon*).

Le masque noir!...

LACUZON.

Que nous importent les Français et le masque noir!... Ils prépareront le bûcher, soit!... nous laisserons commencer la fête. Ah! elle sera belle et sanglante, je vous le promets!... Qu'ils allument des torches! je vous jure, moi, que je les éteindrai dans leur sang!...

HÉBERT.

Les Français ont pour chef un habile tacticien... Guébriant...

WALDORF.

Les Montagnards en ont trois... Demain, à l'heure du danger, les envahisseurs verront, à la tête de nos corps-francs, la robe du curé Hébert, cet oriflamme de la liberté; et les vaillantes épées de Lacuzon, Hébert et Waldorf, valent bien Guébriant, sans doute?

LACUZON.

Ils l'apprendront du moins, les téméraires! Mais il est une mesure importante à prendre avant notre séparation.

WALDORF.

Laquelle?

LACUZON.

Si nous succombions dans la lutte... Si, demain, aucun de nous ne revenait à Saint-Lupicin,... quelle destinée serait réservée à Marguerite?

WALDORF.

C'est vrai, que deviendrait cette enfant?...

HÉBERT.

Si un tel malheur pouvait arriver, Marguerite trouverait un refuge sûr et honorable dans le couvent de Notre-Dame de Paris... Elle prendrait le voile et se consacrerait à Dieu, le seul ami qui console.

LACUZON.

Qui vous dit, curé, que sa vocation l'entraînerait là?...

HÉBERT.

Marguerite est pieuse.

LACUZON.

Et cependant, je puis affirmer que la vie monastique ne la rendrait pas heureuse, car Marguerite aime!... Marguerite est aimée!...

WALDORF.

Par qui?

HÉBERT.

Elle aime?...

LACUZON.

Un noble gentilhomme, qui consent à partager avec la fille du médecin des pauvres, un grand nom et une grande fortune... le baron Raoul d'Argenville...

WALDORF.

Raoul, mon enfant!... votre cœur est grand, votre âme généreuse! C'est bien... vous êtes le digne fils de Tristan!...

LACUZON.

Curé!... veuillez prévenir ma cousine.

HÉBERT (*en sortant*).

O! mon Dieu! aujourd'hui les fiançailles... mais demain...

WALDORF.

Ami, à la veille d'une sanglante journée comme celle qui se prépare, n'éprouves-tu pas le besoin d'être complétement tran-

quille, quant à l'avenir de ta cousine?... Je pense qu'il conviendrait de la mettre sous la protection d'un loyal fiancé qui saurait veiller sur elle...

LACUZON.

Tel est mon désir!... mais la voici! (*Hébert entre avec Marguerite, Raoul est masqué par Waldorf.*)

SCÈNE III.

LES MÊMES, MARGUERITE.

HÉBERT (*à Marguerite*).

Mon enfant, nous avons de bonnes nouvelles à t'apprendre.

MARGUERITE.

De mon père, n'est-ce pas?...

HÉBERT.

Oui, dans un instant ton cousin pénétrera dans son cachot.

MARGUERITE.

Oh! merci, mon cousin!

HÉBERT.

Il lui portera l'espérance!... il lui dira que nous voulons le sauver...

MARGUERITE.

Le sauver?... Oh! je le reverrais donc, ce bon père, mais, cela est-il possible?...

HÉBERT.

Mon enfant, rien n'est impossible à ceux qui ont une volonté ferme, à celui qui place sa confiance en Dieu!... je te dis d'espérer...

MARGUERITE.

Je vous crois, mon père;.. j'ai tant pleuré déjà et l'espérance est si douce...

HÉBERT.

Ce n'est pas tout, mon enfant, il me reste à t'annoncer...

MARGUERITE.

Que voulez-vous dire, mon père?...

HÉBERT.

Avant de revenir ici, là-bas, dans la forêt de Chaux... n'as-tu laissé aucun souvenir, aucune affection?... (*Silence. Marguerite baisse la tête.*)

LACUZON.

Chère Marguerite, n'essaie point de nous cacher les charmants secrets de ton cœur. Tu aimes,.. nous le savons,... et celui que tu as choisi est un noble cœur, il est digne de toi!

MARGUERITE.

Mais qui donc... qui vous a dit?...

LACUZON (*montrant Raoul, qui s'avance*).

Regarde!...

MARGUERITE.

Raoul!...

RAOUL (*prenant les mains de Marguerite*).

O! chère Marguerite!... depuis le jour de notre séparation, je n'ai eu qu'une pensée, me rapprocher de vous; je n'ai eu qu'un désir, vous revoir... Votre cousin vous dira tout ce que j'ai souffert... je vous croyais morte.

MARGUERITE.

Raoul! (*Regardant tour à tour les trois chefs.*) Mais je puis donc l'aimer... lui... un Français.

WALDORF.

Ce n'est point un Français, mon enfant, c'est un gentilhomme du pays, un des nôtres;... aimes-le, il mérite ton amour.

HÉBERT.

Oui, mon enfant, tu peux l'aimer! Ne baisse point les yeux... pourquoi rougir! A partir de cette heure, Raoul est ton fiancé devant Dieu!... Aime!... c'est dans l'amour saint et pur que tu inspires et que tu ressens, que se trouvent toutes les joies de ta jeunesse, les souvenirs de toute ta vie!... (*Les mains étendues sur leurs têtes.*) Soyez justes et bons, mes enfants! Allez, et soyez heureux. (*Raoul et Marguerite se lèvent.*)

WALDORF.

Et maintenant fasse le Ciel que notre entreprise réussisse!... Que Pierre Prost regagne sa demeure, rejoigne ses amis.... et nous célébrerons de joyeuses noces.

LACUZON.

Il sera libre!...

HÉBERT.

Dieu le voudra!

LACUZON.

L'aube va paraître, il faut partir.

WALDORF et HÉBERT.

Partons!... (*Ils remontent la scène*).

MARGUERITE (*à Lacuzon*).

Lacuzon, vous allez voir mon père!... Dites-lui que sa Marguerite souffre cruellement de sa séparation;... dites-lui que j'ai souvent prié Dieu de le rendre à mes soins, à mes caresses,... qu'il ne manque que sa présence à mon bonheur!...

LACUZON.

Marguerite,... je le ramènerai! (*A Raoul.*) Mon frère, je vous la confie... veillez sur elle!...

RAOUL.

Mon amour et ma foi de gentilhomme répondent d'elle!...

LACUZON.

Merci, Raoul! (*Ils se prennent la main.*) Au revoir. A bientôt, Marguerite! (*Ils sortent.*)

RAOUL.

Que Dieu vous garde!... A bientôt!

SCÈNE IV.

RAOUL, MARGUERITE.

MARGUERITE (*sanglotant*).

Oh! mon pauvre père!...

RAOUL (*lui prenant les mains*).

Consoles-toi! ma bien-aimée!... ces trois héros le sauveront... Demain il sera au milieu de nous... dans nos bras!...

MARGUERITE.

Demain, ils seront tous morts peut-être!!!

RAOUL.

Non, Marguerite!... non! ton père reviendra et, avec lui,.. tous nos amis!... Dieu est juste... il soutiendra la sainte cause du peuple opprimé!... Demain, toutes nos terreurs, toutes nos

angoisses disparaîtront;... il sera là,... nous presserons son cœur sur notre cœur. Oui, Marguerite, chassons toute crainte, quelque chose me dit d'espérer. Tiens, causons comme autrefois... Tu te rappelles, n'est-ce pas, nos longues promenades sous les sombres sapins de la forêt de Chaux!... Eh! bien, quand de notre beau pays, sera chassé le dernier des pillards qui en foulent le sol, nous y retournerons souvent et nous reprendrons nos doux entretiens d'autrefois, le veux-tu?...

MARGUERITE (*appuyé la main sur l'épaule de Raoul, dit avec abandon et amour*).

Oh! Raoul! que tu es noble et bon!... je le veux bien, je serai si heureuse.

RAOUL.

Puis, durant les moments de sommeil de ton père, nous nous glisserons furtivement dans le jardin, nous gagnerons le petit bosquet de Chèvrefeuilles, où, tant de fois, ta main aimée dans la mienne, tu me racontais tes impressions, tes joies, ou tes chagrins de la journée, et mon cœur t'écoutera comme autrefois! Dis, Marguerite,... mon adorée,... le voudras-tu?

MARGUERITE (*avec émotion et appuyant sa tête sur l'épaule de Raoul*).

Mon cœur serait-il capable de te refuser ces doux moments d'entretien qu'il désire aussi ardemment que le tien!... Non, Raoul!... non!... Que mon père me soit rendu, et je n'aurai plus rien à désirer... Alors, Raoul, je pourrai le dire sans contrainte : Raoul, je t'aime!

RAOUL.

Oh! merci, ma Marguerite,.. merci... Que mon bonheur est grand!... Je suis fort maintenant! A toi ma vie!...

SCÈNE V.

LES MÊMES, ANTIDE. (*Trois hommes au fond.*)

ANTIDE (*s'avançant masqué*).

Ne vous effrayez pas, jeunes tourtereaux... je suis un ami, et je vous apporte une heureuse nouvelle.

RAOUL.

Messire, les amis ne dérobent point leur visage sous un

masque... Montrez-nous donc vos traits, afin que nous sachions à quel ami nous devons un bon message.

ANTIDE.

Inutile, les amoureux! sachez seulement que je viens de voir le père de cette demoiselle et qu'il a bien voulu me confier des ordres.

MARGUERITE.

Quoi, Messire, vous avez vu mon père?... Il vous a parlé de moi?...

RAOUL (*à part*).

Un masque noir!...

ANTIDE.

Oui, charmante enfant, j'ai promis, j'ai juré à votre père qu'il vous reverrait aujourd'hui.

RAOUL.

Merci, de vos bons offices, Messire;... cette jeune fille est ma fiancée, elle est sous ma garde;.. si elle consent à vous suivre, je ne la quitterai pas.

ANTIDE.

La fille de Pierre Prost seule, peut être introduite dans la prison où est son père.

RAOUL.

Je vous ai dit que Marguerite est ma fiancée!... elle ne sortira d'ici qu'accompagnée par moi...

ANTIDE.

Mais j'ai donné ma parole à son père, et la parole d'un gentilhomme...

RAOUL.

Est sacrée, voulez-vous dire?... Moi aussi j'ai donné ma parole que Marguerite ne me quitterait pas... Croyez-vous donc que j'aurai la lâcheté de la confier à un homme qui, comme les bandits et les voleurs de grand chemin, cache son visage sous un masque?...

ANTIDE.

Messire, j'ai juré, entendez-vous, j'ai juré à Pierre Prost, dans sa prison, qu'il pourrait embrasser son enfant. Pierre Prost est condamné, il doit mourir!...

MARGUERITE.

Grand Dieu!... mon père!...

ANTIDE.

Doit mourir!... Voulez-vous l'embrasser une dernière fois? Voulez-vous me suivre?

RAOUL.

Mais si un motif puissant vous oblige à cacher votre visage,... le père de cette jeune fille a dû le prévoir;... il a dû vous remettre un billet qui doit au moins la rassurer,... une preuve que vous n'êtes pas un imposteur.

ANTIDE.

Pierre Prost ne m'a rien remis, mais il a compté sur la confiance de sa fille,... sur son amour filial! (*A Marguerite.*) Viendrez-vous?...

MARGUERITE.

Avec Raoul, oui?...

ANTIDE.

J'ai juré, je vous le répète, et je tiendrai mon serment!

RAOUL.

Vous employerez donc la force?...

ANTIDE.

Je l'emploierai!

RAOUL.

Ah! je le disais bien que ton masque cachait le visage d'un traître!...

ANTIDE (*à ses hommes*).

Faites votre devoir... (*Les hommes cherchent à s'emparer de Marguerite qui est tombée évanouie dans le bras gauche de Raoul. Celui-ci tire son épée à leur premier mouvement et les tient a distance en moulinant.*)

RAOUL.

Arrière, misérables!... j'ai assez d'amour pour la défendre et assez de vengeance pour vous écraser tous!... (*Raoul combat à reculons jusqu'au fauteuil où il dépose Marguerite. Ceci fait, il charge avec énergie. Les hommes reculent.*) Assassins!... vous êtes aussi lâches que celui qui vous commande!

ANTIDE (*tirant son épée*).

Insolent!

RAOUL (*avec furie et indignation*).

Ah! je vais donc savoir qui tu es, misérable!... (*Ils vont se mettre en garde du côté opposé où se trouve Marguerite. Antide fait*

un signe d'intelligence à ses hommes qui surveillent Marguerite et attendent pour s'en emparer.) A nous deux, infâme!... mais je te connais, il y a longtemps que tu vis de crimes!... (*Ils ferraillent.*) N'est-ce pas, meurtrier!... assassin!... ravisseur!... incendiaire!... (*Par un jeu d'épée réglé et une forte opposition, il se jette sur Antide, lui arrache le masque. Pendant ce temps, les hommes enlèvent Marguerite.*) Ton masque est inutile!... (*Raoul stupéfait perdant sa défense en baissant la pointe de son épée. Demi face au public, afin de laisser voir l'assassinat*). Antide de Rastignac!!!

ANTIDE (*profitant de la position inoffensive*).

Ah! tant pis pour toi!... tu vas mourir!... (*Porte un coup terrible à Raoul qui lâche son épée et tombe sur un genou. Antide ramasse son masque et s'enfuit.*)

RAOUL.

Il m'a aussi assassiné!... (*Essayant de se relever et luttant contre sa faiblesse.*) Oh! Marguerite!... O ma vengeance,... mes forces... m'abandonnent!... Le misérable!... Marguerite part..... (*Il tombe.*)

SCÈNE VI.

RAOUL (*étendu*), *puis* COURTIN.

COURTIN (*entrant précipitamment*).

Grand Dieu!... qu'ai-je entendu! des cris... Il me semble avoir reconnu la voix de ce jeune gentilhomme! (*Apercevant Raoul ensanglanté.*) Un meurtre!... Non,... il respire encore,... son cœur bat... Ah! je le sauverai!

Rideau. — Fin du troisième tableau.

QUATRIÈME TABLEAU.

La Colombe et le Vautour.

Appartement du seigneur de l'Aigle. Ameublement antique et riche. Double porte au fond entre deux croisées. Portes latérales à droite et à gauche. Antide est étendu sur un canapé.

SCÈNE Ire.

ANTIDE (*seul, se promenant*).

D'où vient donc ce changement que je ressens dans tout mon être?... En vérité, depuis que cette jeune fille est entrée ici,.. depuis qu'elle est dans ce château, en ma possession, mille pressentiments sinistres s'emparent de mon esprit... Allons donc!... aurais-je peur?... J'ai vieilli, sans doute; mon corps s'est un peu usé à cette double et fatiguante vie que je me suis imposée... Mais pouvais-je choisir un parti plûtôt qu'un autre?... Non!... Quoiqu'il arrive, je serai toujours avec le plus fort!... Depuis plus de vingt ans, l'ambition me ronge le cœur... Sur le point d'épouser alors la femme que je désirais... le sort voulut me l'enlever;.. j'ai du l'écarter de mon chemin, et de cette femme, qui m'avait dédaigné, je m'en suis fait une esclave!... Depuis, je me suis laissé guider par les impulsions de mon instinct;... jamais je n'ai oublié de me venger... et je n'ai point encore livré mon cœur aux douces joies de l'amour!... Cette enfant est bien belle! brune comme ma comtesse d'autrefois! gracieuse et enfantine comme elle!... je pourrais peut-être... (*Il est devant une glace.*) Oui, j'ai assez souvent porté un masque... mon visage n'a point trop souffert des injures des hautains. En effet, c'est à peine si je me vois quelques petites rides. Cependant, je n'ai plus trente ans. (*Il frappe sur un timbre. Au domestique.*) Prévenez cette jeune fille que le sire de Rastignac la veut entretenir un instant... Allez!... (*Seul*). Si j'allais me marier... (*Il s'assied*). A cinquante ans!... pourquoi pas?... Ne suis-je point assez noble pour laisser des rejetons?... Si cette petite roturière a autant d'esprit que de beauté... nous verrons... nous verrons. (*Un valet annonçant Marguerite. Antide se lève. A part*). Elle est vraiment bien belle!... (*Congédie le valet. Haut.*) Approchez, jeune fille,... asseyez-vous et répondez-moi.

SCÈNE II.

ANTIDE, MARGUERITE.

MARGUERITE.

Je resterai debout, Messire, mais me voici prête à vous répondre.

ANTIDE.

La façon dont vous avez été conduite ici vous a déplu, n'est-ce pas?

MARGUERITE.

Elle m'a indignée, Messire!

ANTIDE.

Si bien, que vous donneriez beaucoup pour pouvoir en sortir?

MARGUERITE.

Vous vous trompez, Messire!

ANTIDE.

Quoi! cette captivité vous serait agréable?

MARGUERITE.

Oh! Messire, vous interprétez mal mes sentiments... La captivité que vous m'imposez ne saurait m'être agréable,.. seulement, je la subirai avec résignation, avec fierté même... Quand tant de nobles seigneurs, tant de braves pères de famille, se dévouent corps et âme à la sainte cause de l'indépendance, de la patrie, comment une humble fille comme moi ne ferait-elle pas avec orgueil le sacrifice de sa liberté!... de sa vie même?..

ANTIDE.

Oh! oh!... c'est du fanatisme, cela!

MARGUERITE.

Non, Messire,... c'est du dévouement!

ANTIDE (*à part*).

On croirait que cette petite a du sang noble dans les veines. (*Haut.*) Si vous faisiez un serment, seriez-vous l'esclave de votre parole!

MARGUERITE.

Je vous le demande à vous, Messire,... que penseriez-vous de celui qui, faisant un serment, se parjurerait?

ANTIDE.

Ainsi, dans le cas où je vous rendrais la liberté... vous ne révéleriez jamais en quel lieu....

MARGUERITE.

N'achevez pas, Messire,... ce serait inutile.

ANTIDE.

Que voulez-vous dire!

MARGUERITE.

Ne me demandez point un serment que je ne pourrais tenir; le premier usage que je ferais de ma liberté, serait d'aller apprendre aux héros qui vous croient leur ami, ce que vous êtes réellement.

ANTIDE.

Prenez-garde, jeune fille!... prenez-garde!

MARGUERITE.

Je ne connais point la crainte, Messire...

ANTIDE.

Mais vous êtes ma prisonnière!... je pourrai vous lasser...

MARGUERITE.

Vous vous lasserez avant moi, Messire; l'injustice a des bornes... la résignation n'en a point!...

ANTIDE.

Vous êtes donc résignée et prête à tout?

MARGUERITE.

Oui, Messire!... et même à la mort!...

ANTIDE.

Votre cœur ne se brise même pas à la pensée que vous ne reverrez plus vos amis?...

MARGUERITE.

Qu'importe que mon cœur se brise,... si mon courage ne faiblit point!...

ANTIDE.

Songez-y bien!... Si c'est pour toujours?

MARGUERITE.

Je prierai pour rester toujours forte!... (*Silence.*) Mais... peut-être...

ANTIDE.

Qu'espérez-vous ?

MARGUERITE.

J'espère en Dieu, qui peut tout, Messire !!!

ANTIDE.

Dieu n'a point à faire ici.

MARGUERITE.

Peut-être !

ANTIDE.

Je ne redoute ni Dieu, ni homme !

MARGUERITE.

Blasphême et mensonge !... Le jour où Dieu voudra m délivrer de vos mains, il vous enverra un homme devan lequel vous tremblerez... seigneur de l'Aigle!...

ANTIDE (*ironiquement*).

Et cet homme... quel est-il?

MARGUERITE.

Le capitaine Lacuzon!... (*Silence.*) Vous voyez bien, Messire ce nom vous fait pâlir!

ANTIDE.

Lacuzon me croit son plus fidèle allié !

MARGUERITE.

C'est vrai... Comment le lion, qui marche toujours la tête s haute, pourrait-il s'inquiéter de la traîtresse et basse allure d la hyène!... Vous avez entouré vos trahisons de ténèbres s épaisses, que le loyal et brave Lacuzon ne voudra pas y croire sans doute; mais un seul éclair illumine la nuit la plus profonde

ANTIDE.

Qui pourra susciter cet éclair, si vous restez ma prisonnière

MARGUERITE.

Lacuzon me trouvera!... Oui, quelque chose me le dit là!.. Alors, prenez-garde, Messire!...

ANTIDE (*se levant*).

Jeune fille! vous me bravez!... vous m'outragez!... Je deva vous punir, je ne sais ce qui retient mon bras... Un instar j'ai voulu vous rendre la liberté;.. mais vous m'avez refusé l serment que je demandais pour ma sécurité; il ne m'est plu possible de faire maintenant ce que mon cœur semblait m

commander... Vous resterez donc ma prisonnière... mais non point dans mon manoir;.. préparez-vous à partir...

MARGUERITE.

Que la volonté de Dieu soit faite!...

ANTIDE.

Le comte de Guébriant qui commande à Clairvaux, se chargera de vous trouver une prison sûre qui me répondra de votre silence.

MARGUERITE.

Prisonnière du comte de Clairvaux ou du seigneur de l'Aigle, la différence ne peut être grande!... Je serai prête, demain, Messire.

ANTIDE.

Non pas demain... cette nuit même...

MARGUERITE.

Cette nuit?... Oh!... non!... demain... je vous en supplie?...

ANTIDE.

Quelle raison peut vous faire désirer de passer la nuit au château de l'Aigle?... Qu'attendez-vous? Qu'espérez-vous?

MARGUERITE.

Oh! rien, Messire!.. rien. J'aurais besoin d'un peu de repos;.. la fatigue m'accable,... je me sens brisée!...

ANTIDE.

Vous vous reposerez à Clairvaux!... D'ailleurs, vous irez en carrosse... L'homme qui doit vous conduire est là... (*Il ouvre une porte dérobée.*) Capitaine Brunet!... venez... (*Entre un vieillard.*)

SCÈNE III.

LES MÊMES, COURTIN.

MARGUERITE (*reconnaissant Courtin*).

Ah!... C'est cet homme qui doit me conduire à Clairvaux?

ANTIDE (*à Courtin*).

Que veut dire ceci?

COURTIN.

Ce n'est point moi que vous attendiez, Messire?

ANTIDE.

Non, en vérité!... mais qui êtes vous?...

COURTIN.

Je suis un bien pauvre homme, Messire; dans la montagne o
m'appelle le vieux sorcier!...

ANTIDE.

Et d'où vient que vous vous soyez permis d'entrer dans mo
château pour y surprendre mes secrets?...

COURTIN.

Vos secrets, Monseigneur!... il y a longtemps déjà que je le
connais!... Je viens de vous dire que j'étais sorcier!... Je pou
vais vous laisser croire qu'un sorcier n'a pas besoin d'écoute
aux portes pour tout savoir,.. mais j'aime mieux vous dire l
vérité.

MARGUERITE (*à part*).

C'est la voix de Courtin!

ANTIDE.

Alors, parlez!...

COURTIN (*lui laissant voir une clef*).

Messire, connaissez-vous cette clef?

ANTIDE.

C'est celle du passage secret de mon château... Mais com
ment se fait-il que cette clef remise par moi hier au capitain
Brunet, soit aujourd'hui en votre possession?

COURTIN.

C'est bien simple, Monseigneur;... une petite histoire à vou
conter... si vous avez le temps toutefois...

ANTIDE.

Faites vite!... abrégez le plus possible... et surtout n
croyez point m'abuser par des mensonges.

COURTIN.

Je ne dirai pas un mot inutile, Monseigneur, et un sorcier n
sait point mentir. Vous connaissez le bois de Cherésia?

ANTIDE.

Oui,.. après?

COURTIN.

Ce soir, à la brune, j'entendis, à peu de distance de moi, un bruit d'armes et de coups de feu ;.. je me blottis dans un fourré et je regardai... Quatre hommes,.. quatre montagnards, luttant contre une vingtaine de Français. La lutte ne pouvait se prolonger longtemps ;... en effet, au bout de quelques minutes, trois des montagnards étaient morts !.. Le quatrième, seul debout, résistait encore ;.. un instant seulement et je le vis tomber ; quand on le releva, il était garrotté... Les Français firent un brancard avec leurs mousquets, y placèrent le blessé, et s'éloignèrent... Ils avaient un prisonnier.

ANTIDE.

Vous savez le nom de ce prisonnier ?

COURTIN.

Peut-être le devinerez-vous tout à l'heure.

ANTIDE.

Continuez donc ?...

COURTIN.

Le bois de Chérésia fut bientôt désert et silencieux ;.. je quittai alors le fourré qui m'avait servi d'asile, et je me dirigeai vers une grotte que je connais et où je comptais passer la nuit. J'avais fait quelques pas à peine, lorsque je crus entendre des gémissements... Arrivé vers l'endroit d'où partaient ces plaintes, je vis, au pied d'un vieux sapin, un officier français aux trois quarts mort.

ANTIDE.

Le nom de cet officier ?

COURTIN.

Patience, monseigneur ; je me penchais vers lui, il respirait encore... Qui êtes-vous, me demanda-t-il ?... Un pauvre sorcier, lui répondis-je, qui ne fait de mal à personne et que tout le monde maltraite... Voulez-vous, reprit-il, vous assurer la protection du plus riche seigneur de la province ?... Allez, sans perdre un instant, au château de l'Aigle... vous direz au sire de Rastignac, que vous venez de la part du capitaine Brunet... Vous ajouterez que je suis mourant, mais que j'ai exécuté ses ordres aussi fidèlement que j'ai pu... Voici une clef qui vous introduira secrètement près de lui ;.. vous lui direz textuellement ces paroles : Le père et le fils nous ont échappé... mais le saint-esprit est entre nos mains... on le conduit à Clairvaux... il comprendra ; puis l'officier retomba... il était mort !

ANTIDE.

Il a dit le saint-esprit? vous êtes bien sûr qu'il a dit cela?

COURTIN.

Il l'a dit, messire!

ANTIDE.

Ensuite?...

COURTIN.

Je vous ai dit qu'ensuite il était mort... Me voici prêt à fair ce qu'il vous conviendra de m'ordonner.

ANTIDE.

C'est bien, brave homme,... vos services seront généreuse ment récompensés.

MARGUERITE.

Eh! bien, Messire,... c'est cet homme qui doit me conduir à Clairvaux?...

ANTIDE.

Il s'agit bien de cela vraiment,.. vous aurez tout le temps d vous reposer, vous ne partirez point aujourd'hui. *(Il frapp sur un timbre.)*

MARGUERITE.

Je serai toujours prête, Messire!

ANTIDE *(au valet)*.

Reconduisez cette jeune fille... vous me répondez d'elle su votre tête. *(Marguerite sort.)*

SCÈNE IVe.

ANTIDE, COURTIN.

ANTIDE *(après avoir écrit)*.

Voici le moment de me prouver votre zèle... Combien d temps vous faut-il pour faire le voyage de Clairvaux?...

COURTIN.

Je demande quatre heures, Messire.

ANTIDE *(écrivant).*

Eh! bien partez vite!... Prenez cette lettre que vous remettez au comte de Guébriant... à lui-même, entendez-vous?...

COURTIN *(prenant la lettre).*

Il sera fait ainsi que vous le désirez, Monseigneur. *(Il sort par le fond.)*

SCÈNE V.

ANTIDE *(seul).*

Ah! nous tenons enfin le saint-esprit! Votre tour viendra bientôt Lacuzon, Waldorf.

VALET *(apportant une lettre).*

Pour monseigneur. *(Il sort.)*

ANTIDE *(lisant).*

De Clairvaux!... Que veux dire ceci?... « Comte de Rasti-
» gnac, S. E. le cardinal de Richelieu me charge de vous
» envoyer, sous ce pli, le brevet et le titre de gouverneur
» du comté de Bourgogne, que vous avez su mériter par vos
» services rendus à la France... Guébriant...» *(Parlant.)* Enfin.. voilà donc mon rêve accompli!... Gouverneur du comté de Bourgogne!... c'est un grand titre... mais je veux mieux encore.

VALET *(entrant par le fond).*

Monseigneur est servi.

ANTIDE.

Allons, je marche à grands pas vers les honneurs et les dignités.

Changement à vue. — Fin du 4e tableau.

QUATRIÈME ACTE.

CINQUIÈME TABLEAU.

Même décor qu'au deuxième tableau. Tables et siéges autou Waldorf, inquiet se promène. Au lever du rideau, un montagnai place plusieurs sentinelles sur les rochers et semble leur donner le m d'ordre. Tous les montagnards sont groupés sur divers côtés.

SCÈNE Ire.

LACUZON, WALDORF.

WALDORF *(se promenant avec agitation).*

Personne encore !.,. Quelle fatalité nous poursuit.

LACUZON *(arrivant par le jardin.)*

Malheur, colonel ! Malheur !... une infernale trahison no enveloppe tous.

WALDORF.

Que veux-tu dire, ami?...

LACUZON.

Le brave curé Hébert a disparu, et, avec lui, trois de n montagnards. Marguerite et Raoul ne sont plus à St-Lupicin.

WALDORF.

Oh ! Lacuzon, serait-il possible ?

LACUZON *(tristement).*

Depuis ce matin, je les cherche vainement.

WALDORF.

Tu est allé à Cherésia ?

LACUZON.

Hébert en est parti avec ses trois hommes, hier, au sol couchant.

SCÈNE II.

LES MÊMES, LE LIEUTENANT.

—

LIEUTENANT.

Capitaine.

LACUZON.

Qu'y a-t-il, Lieutenant?

LIEUTENANT.

Un vieillard et un jeune homme qui l'accompagne, demandent à vous parler.

LACUZON.

Qu'en dites-vous, colonel?

WALDORF.

Quelque fâcheuse nouvelle encore... C'est égal, il faut les entendre.

LACUZON *(au lieutenant)*.

Faites les venir, Monsieur. *(Le lieutenant sort.)* Bonne ou mauvaise, elle serait la bienvenue la nouvelle qui nous ferait saisir le premier fil de la trame qu'il s'agit de détruire.

SCÈNE III.

LES MÊMES, RAOUL, COURTIN *(déguisé)*.

—

LACUZON (*le voyant blessé*).

Raoul blessé!... mais Marguerite?...

RAOUL.

Victime d'un infâme guet-à-pens!... J'ai lutté, mais j'ai été frappé traîtreusement d'un coup d'épée par un homme qui cachait son visage sous un masque. Je dois à ce brave homme seul de n'être pas mort assassiné... lui-même vous dira le reste, capitaine.

LACUZON (*à Courtin*).

Approchez et répondez-moi.

RAOUL.

Un instant, frère, je vous prie,... le père de Marguerite?...

LACUZON.

Pierre Prost est mort!

RAOUL.

Mort!... Ah! tous les malheurs à la fois!...

LACUZON.

Au moment où j'arrachais mon oncle des flammes du bûcher, un coup de mousquet, tiré d'une fenêtre de la place, l'étendit mort à mes pieds.

WALDORF.

Et, pour comble de malheur, depuis vingt-quatre heures nous sommes sans nouvelles du curé Hébert.

RAOUL.

Ah! c'en est trop! (*A Lacuzon.*) Mais vous savez peut-être quel homme est l'assassin?

LACUZON.

Un homme qui cachait son visage sous un masque noir.

RAOUL.

Le masque noir!... lui!... toujours lui!... N'en doutez plus, mon frère, ce masque noir cache les traits d'Antide de Rastignac!... c'est lui le ravisseur de Marguerite;.. je lui ai arraché son masque, je l'ai reconnu.

WALDORF.

Malheur à lui!... malheur au traître!...

LACUZON (*à Raoul*).

Mon ami, promettez-moi de n'agir contre personne et de ne rien tenter, même contre le sire de l'Aigle, avant que Waldorf ou moi nous vous ayons délié de cette obligation.

RAOUL.

J'attendrai!

LACUZON (*à Courtin*).

Et maintenant, bon vieillard, merci de nous avoir conservé un ami... Que pouvez-vous avoir à m'apprendre?

COURTIN.

Je suis prêt à vous dire où est la fille du médecin des pauvres.

LACUZON.

Parlez!...

COURTIN.

Depuis hier, Marguerite est au château de l'Aigle chez le sire de Rastignac.

LACUZON.

Songez bien à ce que vous dites.

COURTIN.

Sur ma vie... je dis la vérité !

LACUZON.

Mais si vous dites vrai, si Marguerite est au château de l'Aigle, elle ne court aucun danger !

COURTIN.

Le loup pourrait-il donc se faire le protecteur de la brebis? Je ne pense pas moi qu'elle y est en sûreté !

LACUZON.

Antide de Rastignac est notre allié!... l'un des fermes soutiens de notre cause.

COURTIN.

Votre allié!... lui!...

RAOUL.

Ah ! vous l'entendez ?

WALDORF.

Je crois cet homme... et si le masque noir cache la figure d'Antide de Rastignac, nous ne pouvons douter qu'il soit un traître.

LACUZON.

Colonel, le ressentiment rend quelquefois injuste.

WALDORF.

Mon ami, comme toi, je fus assez longtemps trompé par les manœuvres de ce misérable, mais je trouve que l'heure de la justice s'est longtemps fait attendre.

RAOUL.

Mais elle est arrivée... nous nous vengerons ! ne songeons plus qu'à le punir.

LACUZON.

Pas encore, mes amis! pas encore attendez !... (*A Courtin.*) Vous persistez dans votre affirmation?

COURTIN.

Je persiste !... j'ai dit la vérité !

LACUZON (*après un silence*).

Que comptez-vous faire, colonel ?

WALDORF.

Aller démasquer Antide de Rastignac dans son propre château et lui arracher Marguerite!

LACUZON.

Mais comment s'introduire dans le château de l'Aigle?

COURTIN.

Capitaine, si vous vouliez me permettre, je connais un moyen d'y pénétrer.

LACUZON.

Vous?... Et quel est-il?

COURTIN.

Rien ne m'est plus facile que de m'y introduire seul... Les serviteurs savent que j'ai la confiance du sire... ils ne pourront avoir le moindre soupçon; quant à vous, capitaine, veuillez vous trouver avec un seul de vos hommes, à minuit, au pied de la poterne du donjon de l'Aigle;.. lorsque la grande horloge aura tinté le dernier coup de la douzième heure, votre montagnard chantera un couplet de la ballade de St-Claude;... ce chant sera le signal de votre présence;... alors, de la fenêtre étroite qui éclaire la demeure de Marguerite, on laissera descendre une échelle de cordes qui vous amènera auprès de votre cousine.

LACUZON.

Mais qui donc êtes-vous? vous, qui avez pu vous glisser ains dans cet antre pour y surprendre tous ses secrets?...

COURTIN.

Ne m'en demandez pas davantage, capitaine, je fus bien cou pable, mais j'ai déjà cruellement expié ma faute.

LACUZON.

Si vous nous avez dit vrai, notre reconnaissance vous suivr partout où vous serez.

WALDORF.

Maintenant, Lacuzon, pensons aussi à Hébert.

LACUZON.

C'est vrai, ne l'oublions pas!

WALDORF.

Il faut sur le champ nous mettre à sa recherche, en atten dant que nous ayons sauvé Marguerite.

RAOUL.

Oui, partons! nous pourrions arriver trop tard.

COURTIN.

Dans deux jours seulement, le curé Hébert sera traduit devant le grand conseil de guerre qui doit être présidé par Richelieu lui-même.

LACUZON.

Mais alors il est prisonnier?

COURTIN (*lui donnant une lettre*).

Cette lettre pourra vous l'apprendre... le sire de Rastignac m'avait chargé de la remettre au comte de Guébriant.

LACUZON (*lisant*).

« Messire comte, j'ai l'honneur de vous informer que le pri-
» sonnier qui vous a été conduit par mes lansquenets, est l'une
» des têtes qui dirigent le mouvement des montagnards Franc-
» Comtois. C'est le curé Hébert... Je vous prie de bien faire
» garder cet homme dangereux. de Rastignac. » (*Parlant.*) Ainsi, Hébert est à Clairvaux!... il faut qu'il soit libre avant minuit.

RAOUL.

Quel est votre plan, capitaine?

LACUZON.

Nous porter en force contre le château fort de Clairvaux et le prendre d'assaut!... (*A Courtin.*) Cependant, c'est bien le sire de Rastignac qui a écrit cette lettre?... Vous n'êtes pas un de ses sicaires, je suppose?

COURTIN.

Non, capitaine,... je ne suis pas l'espion de Rastignac!... je suis Jacques Courtin! le vieux serviteur qui vous aime. Eh bien! maître, vous m'avez donné deux jours pour prouver mon innocence. (*Il enlève sa barbe et sa perruque.*)

LACUZON.

Toi, Courtin!... sous ce déguisement!...

COURTIN.

Le vieux serviteur de votre maison n'a pas encore rempli sa tâche, mais, Dieu aidant, il la remplira jusqu'au bout. Dites-moi seulement que vous ne doutez plus de ma fidélité!

LACUZON.

Embrasse-moi, mon vieil ami,... et pardonne-moi!...

COURTIN.

O! merci!... maître!... merci!...

WALDORF (*à Lacuzon*).

Maintenant, au château de Clairvaux!

RAOUL.

Oui, partons! Dieu sera avec nous! Sauvons Marguerite et Hébert, ou mourons tous!...

LACUZON.

Un instant, Raoul, vous ne pouvez nous suivre;... votre blessure réclame encore les plus grands ménagements; restez ici, votre présence sera peut-être nécessaire.

WALDORF.

Lacuzon à raison, attendez patiemment notre retour!

RAOUL.

J'obéirai, puisqu'il le faut!... mais Marguerite...

LACUZON.

Quoiqu'il arrive... je la verrai à minuit!...

LACUZON et WALDORF (*prenant les mains de Raoul*).

Au revoir et espère!...

RAOUL.

Au revoir, amis, je vous attends et ferai bonne garde.

Fin du cinquième tableau.

SIXIÈME TABLEAU.

Les fossés du château de l'Aigle. Au fond, à gauche, murailles crénelées; à droite, au fond, tour gothique ayant une porte cintrée. A droite, mur du château. Porte invisible à l'angle de la tour et du mur du fond. Une poterne à la muraille de gauche. Clair de lune. Au lever du rideau, Rastignac sort de la tour, une lanterne à la main; il parcourt la scène, il écoute, s'en va par la porte invisible. Un instant après, Lacuzon paraît sur le mur du fond, il descend péniblement en écoutant, regarde à la petite fenêtre de la tour où l'on voit une lumière. Les douze coups de minuit sonnent au beffroi du manoir, on entend une voix qui chante le

couplet suivant derrière la muraille. (Lacuzon fait une scène muette pendant le chant.)

Comte Jean, voici venir l'heure,
Le soleil penche à l'horizon ;
L'angelus dans le clocher pleure,
L'oiseau chante dans le buisson ;
La fleur de l'églantier parfume
Le val où s'égarent mes pas ;
Je te cherche en vain dans la brume.
Comte Jean, me voici, pourquoi ne viens-tu pas ?

SCÈNE Ire.

LACUZON, puis COURTIN.

LACUZON (*à la porte de la tour, il regarde la fenêtre*).

Rien;... le signal est donné cependant... (*On entend un faible bruit.*) Enfin !... j'entends des pas... oui, on cherche à ouvrir cette porte... tenons-nous sur nos gardes !... (*Il sort un pistolet de sa ceinture. La porte s'ouvre. Courtin paraît.*)

COURTIN.

C'est vous, maître ?

LACUZON.

C'est moi ! et cette échelle de cordes ?

COURTIN.

J'ai dû y renoncer, maître... c'était peut-être vous exposer à la mort... le sire est si défiant, il veille...

LACUZON.

Que serais-je donc venu faire ici, quand mes braves montagnards se font peut-être tuer à Clairvaux ?...

COURTIN.

Maître je vous ai promis de vous faire voir Marguerite, je tiendrai ma promesse.

LACUZON.

Où est-elle ?

COURTIN.

Plus bas ! tenez, je l'entends qu'elle descend l'étroit escalier de la tour... La voilà, maître !... (*Marguerite paraît.*)

SCÈNE II.

LES MÊMES, MARGUERITE.

LACUZON.

Marguerite !... Marguerite !...

MARGUERITE.

Qui m'appelle ?

LACUZON.

Moi !... Lacuzon !

MARGUERITE.

Ah ! enfin ! (*Elle se jette dans ses bras.*) Tu viens pour me délivrer, n'est-ce pas ?... Je savais bien que tu viendrais ! (*Courtin fait signe de parler bas et sort par la cour, après que Lacuzon lui a dit* :) Va, et veille !

LACUZON.

Tu vois, chère enfant, que je ne me suis pas fait attendre trop longtemps.

MARGUERITE.

Tu es si bon ! si noble ! si courageux ! tout te semble facile à toi... Mais comment sortir de cette enceinte... elle est gardée !... Comment as-tu fait pour arriver jusqu'ici, Lacuzon ?...

LACUZON.

Est-ce qu'il y a quelque chose d'impossible à celui qui, sous l'impulsion de son cœur, accomplit un devoir sacré ?...

MARGUERITE.

Mais tu ne m'as rien dit encore de mon père,... de... Raoul...

LACUZON.

Ton père est sauvé, mon enfant !... Dieu a presque fait un miracle pour te conserver Raoul !...

MARGUERITE.

Tu me rends heureuse !... toutes mes inquiétudes sont dissipées.

LACUZON.

Mais toi, que t'est-il arrivé ?...

MARGUERITE.

J'ai peu de chose à te dire, Lacuzon ; je perdis connaisssance au moment où ils m'arrachèrent des bras de Raoul...

LACUZON.

Pauvre enfant! après!...

MARGUERITE.

Quand je revins à moi, bien des heures s'étaient écoulées sans doute. Il faisait nuit;.. le masque noir me tenait garottée sur son coursier;... j'allais crier appeler du secours, lorsque cet homme me dit brutalement. « Inutile d'articuler un seul mot. » Nous sommes arrivés où je vous conduis, et ceux qui pour- » raient vous entendre m'appartiennent tous et ne vous défen- » draient pas. » En effet, quelques minutes après, j'étais dans une vaste chambre, j'étais prisonnière du sire de Rastignac.

LACUZON.

Le misérable!... Quel peut être son dessein?

MARGUERITE.

Je n'ai pu le pénétrer encore... et cependant nous avons causé longtemps ensemble.

LACUZON.

Que voulait-il de toi?...

MARGUERITE.

Le remords avait sans doute pénétré dans son cœur, car il m'eut rendu la liberté si je m'étais engagée par serment à ne point réveler le secret de mon enlèvement.

LACUZON.

Et tu refusas?

MARGUERITE.

Sang oblige, Lacuzon!... Le misérable devait être démasqué, j'étais sûre de ses lâchetés, je n'aurais pu me taire; il se vante de ton aveuglement,... il se fait gloire de t'avoir longtemps et impunément trompé.

LACUZON.

Mais que veut donc cet homme?... Le roi de France lui achète peut-être la Franche-Comté?... Mais qui eût pu jamais supposer que le fils vendrait et livrerait sa mère?... Ah! seigneur de l'Aigle!... pour les montagnards trahis par vous, l'heure de la vengeance sonnera bientôt!... Ah! quel châtiment cet homme n'a-t-il pas mérité!... Et qu'avait-il décidé à votre égard, Marguerite?

MARGUERITE.

Il devait me faire partir pour Clairvaux!

LACUZON.

Je ne puis comprendre les raisons de ton enlèvement... cet homme est un mystère vivant.

MARGUERITE *(se rapprochant)*.

Ne prononce pas ce mot-là !... Il se passe quelque chose d'étrange dans ce château...

LACUZON.

Que veux-tu dire ?...

MARGUERITE.

Depuis peu de temps que j'y suis, j'ai entendu, à côté de moi, la nuit, une sorte de ballade plaintive... Oui, j'ai vu sur la plateforme de la tour de l'Aiguille, aux pâles rayons de la lune, un fantôme fixer obstinément ses regards sur la fenêtre de mon appartement.

LACUZON.

Un fantôme ?...

MARGUERITE.

Oui !... et même quelques instants avant votre arrivée, ce fantôme, debout sur l'arrête de la tour, semblait écouter attentivement; on eût dit, Lacuzon, qu'il attendait quelqu'un.

LACUZON.

Ainsi donc, ce n'est point un conte... Une fois, par hasard, la rumeur populaire a dit vrai... le fantôme de la tour de l'aiguille existe,... c'est une femme, je n'en puis douter... une femme qui souffre !... (*Silence.*) Ah ! noble bandit ! je reviendrai !... Il faudra bien que lumière se fasse enfin sur tes forfaits !... Viens, mon enfant,... il nous faut sortir de ce repaire... Prie Dieu... il écoute les voix innocentes !... (*Ils veulent partir.*)

SCÈNE III.

LES MÊMES, LE FANTOME (*sur la porte*).

LE FANTÔME.

Arrête ! arrête !... ravisseur !...

MARGUERITE.

Le fantôme !...

LACUZON (*au fontôme*).

Si tu es un damné, retire-toi!... si tu es une nature humaine, que veux-tu? (*Le fantôme avance.*) Réponds!... que demandes-tu?... (*Le fantôme tombe à ses pieds.*)

LE FANTÔME.

Ma fille!... Ma fille!... au nom de votre mère, rendez-moi mon enfant!...

MARGUERITE.

Pauvre femme!

LACUZON.

Votre enfant?

LE FANTÔME.

Oui!... mon enfant!... ma fille!... où est ma fille?...

LACUZON.

Je ne sais ce que vous voulez dire, madame; rappelez votre raison.

LE FANTÔME.

Ma raison, dites-vous?... Ah! vous me croyez en délire... (*Voyant le médaillon de Lacuzon.*) Ah!... répondez-moi, Monsieur, d'où tenez-vous ce médaillon?...

LACUZON.

Ce médaillon?

LE FANTÔME.

Oui,... celui qui porte ce médaillon doit connaître ma fille... Dites-moi où elle est!... si elle est belle... oh! elle doit être grande... Il y a si longtemps depuis la nuit du 27 janvier...

LACUZON.

La nuit du 27 janvier, dites-vous?...

LE FANTÔME.

Oui!... oui!... la nuit du 27 janvier 1620, je mis au monde un enfant qu'il a ravi à ma tendresse, lui!... Un médecin appelé... je pus, au péril de ma vie, lui remettre secrètement ce médaillon!... Vous voyez bien, messire, que je ne suis point folle! vous voyez bien que j'ai assez souffert... assez pleuré!... rendez-moi mon enfant!... ayez pitié de Rose de Vilmont!...

LACUZON (*la prenant à part*).

Rose de Vilmont, dites-vous?... Oh! vous seriez alors,... c'est Dieu qui vous envoie.

LE FANTÔME.

Que dites-vous?...

LACUZON.

Écoutez-moi, madame, nous n'avons pas un instant à perdre. Hier, sous un costume de moine, j'ai pénétré dans le cachot de Pierre Prost; il m'a révélé ce terrible secret. Son enfant à lui, le médecin des pauvres, venait de mourir; le misérable qui vous vola le vôtre, le remit entre ses mains, en le menaçant de mort, lui fit jurer de ne jamais lui révéler le secret de sa naissance.

LE FANTÔME.

Oh! vous savez tout!...

LACUZON.

Oui, madame,... je sais que Pierre Prost est le médecin qui fut appelé près de vous la nuit du 27 janvier; je sais comment, après avoir perdu sa femme et son enfant, il fut forcé d'emporter votre fille pour l'élever comme la sienne.

LE FANTÔME.

Vous ne me trompez pas, vous!... vous avez le visage d'un homme brave et loyal! vous ne voudriez pas me torturer le cœur à plaisir!... (*Elle regarde Marguerite.*)

LACUZON.

Non, madame, non, pauvre mère... cette enfant existe!...

LE FANTÔME.

Elle existe, dites-vous?

MARGUERITE (*à part*).

Grand Dieu!

LACUZON.

Elle croit sa mère morte en lui donnant le jour, le médecin des pauvres ne voulut rien lui révéler, il l'aima comme sa fille, elle l'aima comme s'il avait été son père.

MARGUERITE.

Mais cet enfant dont vous parliez, cette pauvre mère...

LACUZON.

La mère est la comtesse de Vilmont, l'enfant qu'elle a pleurée si longtemps... c'est toi, Marguerite.

LE FANTÔME (*avec un cri*).

Ah! ma fille!!!

MARGUERITE (*se jetant dans ses bras*).

Ma mère!!! ma mère!!!

LE FANTÔME.

Oui, ta mère!... ah!... j'ai bien souffert... j'ai bien pleuré, mais Dieu a pris en pitié mes douleurs, il a exaucé mes prières!.. Mais qui êtes-vous donc, vous qui me rendez ma fille, vous qui savez ce terrible secret!...

LACUZON.

Je suis le capitaine Lacuzon! celui qui a juré d'exterminer les tyrans de la Comté-Franche, je suis le neveu de Pierre Prost!...

LE FANTÔME.

Pierre Prost?... mais vous m'avez dit qu'il était au pouvoir de ses ennemis.

LACUZON (*prenant la comtesse à part avec douleur*).

Pierre Prost est mort, madame, mort au moment que je venais de l'arracher à ses bourreaux!

LE FANTÔME.

Mort!!!

LACUZON (*bas*).

Silence, madame, je le vengerai, je vous jure?... mais il faut que Marguerite ignore encore. (*Grand bruit, coup de feu.*)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, COURTIN, MONTAGNARD.

MARGUERITE.

Entends-tu!... nous sommes perdus!

LACUZON (*s'arrêtant*).

Que veut dire ceci?... Perdus, oh! pas encore!... (*Il court du côté du mur, des cris se font entendre.*) Malédiction!.. ils sont là, ils nous épiaient!...

MARGUERITE.

Mon Dieu! faudra-t-il donc mourir ici!...

COURTIN.

Ils ont cerné le mur d'enceinte, les lâches!... ils nous arque-

buseront de loin, dans la nuit!... mais... nous leur vendrons chèrement notre vie!...

LACUZON.

Vous êtes bien déterminés, camarades?... nous allons nous défendre!

COURTIN.

Défendons-nous jusqu'à la mort!

MONTAGNARDS.

Oui! oui! jusqu'à la mort!

LACUZON.

Nous allons d'abord forcer cette porte!... nous nous frayerons bien ensuite un passage à travers les bandits du sire de l'Aigle, et si je ne meurs point assassiné, bientôt je reviendrai pour vous sauver toutes deux!

LE FANTÔME.

Non! vous ne mourrez point, messire,... vous m'avez rendu mon enfant, c'est à moi de vous sauver!...

LACUZON.

Que Dieu vous entende, madame!

LE FANTÔME (*désignant la petite porte à gauche, elle lui donne une clef*).

Voici, Messire, une porte qui donne accès dans le bois de Chahau;... en voici la clef,... suivez toujours le chemin qui s'allonge vers l'Orient, il vous conduira à une petite rivière qu'il vous faudra traverser à la nage,... alors vous êtes hors des terres de l'Aigle... Partez... et que Dieu vous conduise!...

LACUZON.

Oh! pour la première fois, Lacuzon doit fuir comme un lâche! Mais je me dois à d'autres existences... Merci, madame, ne quittez plus cette enfant... (*A Courtin.*) Ami, viens!... (*Ils sortent.*)

LE FANTÔME (*entraînant et embrassant Marguerite*).

Mon enfant!... ma fille chérie!... ah! il n'osera pas t'arracher une seconde fois de mes bras!... (*Elles rentrent dans la tour.*)

SCÈNE V.

ANTIDE, LACUZON, SOLDATS.

LACUZON.

Au revoir, sire de Rastignac!... nous nous reverrons à l'heure du châtiment.

ANTIDE *(aux soldats).*

Feu!... feu!... sur ces misérables!...

Fin du sixième tableau.

CINQUIÈME ACTE.

SEPTIÈME TABLEAU.

L'éminence rouge.

Château fort de Clairvaux.

SCÈNE Ire.

RICHELIEU, ANTIDE, OFFICIERS, GENTILSHOMMES.

OFFICIER.

Monseigneur, ce prêtre Hébert est là; dois-je l'amener?

RICHELIEU.

C'est bien... qu'on me l'amène. (*L'officier sonne. Aux gentilshommes.*) Je désire connaître ce prêtre... sa réputation le fait si extraordinaire, que je serai bien aise de me convaincre qu'elle n'est point usurpée...

ANTIDE (*entrant du côté droit*).

Monseigneur?

RICHELIEU.

Vous avez à me parler, seigneur de Rastignac?

ANTIDE.

L'intérêt de la cause à laquelle je me suis voué corps et âme exige peut-être que ce curé ne puisse me reconnaître.

RICHELIEU.

Eh bien, je vous donne congé, messire.

ANTIDE.

Que votre éminence daigne m'entendre... Daigne-t-elle m'autoriser à revêtir, même en sa présence, mon déguisement habituel ?

RICHELIEU.

Un masque noir... je crois ?

ANTIDE.

Oui... monseigneur !

RICHELIEU.

Faites, messire. (*Antide s'incline et sort par la porte gauche. Hébert paraît au fond entouré de gardes.*)

SCÈNE II.

RICHELIEU, HÉBERT, OFFICIERS, ETC.

RICHELIEU.

Approchez ! C'est vous qui êtes le curé Hébert ?

HÉBERT.

C'est moi.

RICHELIEU.

Tout à la fois prêtre et soldat ?

HÉBERT.

Je m'en fais honneur.

RICHELIEU.

Prêtre... avez-vous donc oublié la parole évangélique : Celui qui frappe avec l'épée périra par l'épée.

HÉBERT.

Je ne l'ai point oublié... je me suis même souvenu que pour chasser du temple les vendeurs, Jésus se servit d'une corde... Contre la dévastation, l'incendie et l'assassinat, il faut d'autres armes.

RICHELIEU.

Vous voyez que Dieu n'était pas avec vous, puisque ces armes ont été vaincues.

HÉBERT.

Vaincues !... qui dit cela ?

RICHELIEU.

N'êtes-vous point captif?

HÉBERT.

Je suis captif, il est vrai! mais il reste d'autres chefs aux valeureux soldats de la vieille et noble province.

RICHELIEU.

Vous étiez, du moins, l'un de ses plus fermes défenseurs?

HÉBERT.

Il en est d'autres qui valent plus que moi;... d'autres qui, comme moi, consacreront leur existence à la sainte cause de la liberté... Ma tête tombera, qu'importe... Il n'y aura qu'un homme de moins!... La liberté est un arbre qui grandit vite, arrosé de sang... moi mort, la liberté sera toujours vivante!

RICHELIEU.

Étrange et folle prétention... (*Antide rentre masqué, il se mêle aux officiers.*)

HÉBERT.

En quoi étrange? en quoi folle? Ne sommes-nous pas les descendants des hardis et heureux défenseurs de la Comté-Franche? Nous ne vaudrons pas moins que ne valaient nos pères... jusqu'au dernier souffle, nous garderons intact l'héritage qu'ils nous ont transmis... Oui!... la Comté est franche! elle est libre! elle veut rester libre! Depuis cinq cents ans, cette liberté n'est-elle pas le but unique de ces efforts souvent ensanglantés? L'existence du parlement du Dôle n'est-elle pas, d'ailleurs, la plus irrécusable preuve de notre indépendance? Ce parlement est notre force morale... c'est notre bouclier, nous le défendrons jusqu'à la mort!

RICHELIEU.

Eh quoi! vous repoussez la suzeraineté du roi de France et vous êtes vassaux du roi d'Espagne!

HÉBERT.

Nous sommes vassaux de l'Espagne... mais est-ce que nous appartenons à l'Espagne? Sommes-nous des espagnols? Avons-nous adopté leurs mœurs, leurs coutumes, leur langage, leurs lois? Non!... non!... nous sommes franc-comtois... L'Espagne est loin de nous... son influence ne peut nous atteindre... La France nous touche, elle nous aurait bien vite enveloppés dans ses vastes frontières. La France veut nous asservir...

guerre à la France, guerre éternelle s'il le faut... l'Espagne nous défend ; vive l'Espagne !...

RICHELIEU.

Et si l'Espagne vous retire sa protection?

HÉBERT.

Nous nous défendrons seuls! nous n'en appellerons qu'à Dieu,.. à nos épées et à notre droit!...

RICHELIEU.

Et si Dieu vous abandonne,.. si vos épées sont impuissantes,... si votre droit ne peut prévaloir?

HÉBERT.

Du moins nous trouverons une tombe glorieuse sur notre sol héroïquement défendu ! Et la France victorieuse aura conquis non point une province, mais un sépulcre...

RICHELIEU.

Mais en vous enveloppant dans la ceinture agrandie des frontières de la France, le roi ne deviendrait pour vous qu'un maître comme le roi d'Espagne... La politique du roi de France devrait, ce me semble, vous être une garantie... vos droits seraient respectés...

HÉBERT.

Ne parlons point du roi de France, je vous en prie, parlons du cardinal-ministre... Je conviens que l'éminence rouge, achevant l'œuvre commencée par Louis XI, fauche parmi les trop hautes têtes de la noblesse de France; Louis XI le faisait dans l'intérêt de son trône... Richelieu imite son exemple dans l'intérêt de son ambition, de son immense orgueil. (*Mouvement des officiers qui portent la main aux épées.*) Eh ! Messeigneurs, laissez en paix vos épées... vous êtes de trop loyaux gentilshommes pour frapper un ennemi qui ne peut se défendre... et vous ne voudriez point, d'ailleurs, usurper les priviléges du bourreau. Si cependant vous jugiez utile d'en finir plus tôt... donnez un poignard à ce seigneur qui cache son visage sous un masque... le métier d'assassin est digne de lui...

ANTIDE.

Insolent !...

RICHELIEU.

Vous êtes bien téméraire.

HÉBERT.

Pourquoi téméraire, monseigneur? Ne sais-je pas que la mort

m'attend... aussi me reste-t-il bien peu de chose à ajouter. La guerre que votre ambition est venue apporter à notre province si paisible, est une guerre inique et cruelle... Vous voulez faire de la Comté une chose à vous et vous dépeuplez le pays par le fer et la famine... une troupe de loups affamés dans une bergerie y ferait de moins grand ravages que ceux quo nous font souffrir vos soldats! Aussi le nom français est pour nos montagnes un objet d'épouvante et d'exécration.

RICHELIEU.

Votre vie est entre mes mains.

HÉBERT.

Je le sais, monseigneur, je sais aussi ce que vous allez en faire.

RICHELIEU (*aux officiers*).

Messeigneurs, il faut que justice soit faite... Nous avons devant nous un rebelle fait prisonnier les armes à la main, nous allons prononcer contre lui la peine qu'il mérite. Je désirerais connaître votre opinion à chacun. (*Silence des officiers qui baissent la tête. A Antide.*) Eh bien! sire! quelle peine mérite le prisonnier.

ANTIDE.

La mort...

RICHELIEU.

Et quel supplice?

ANTIDE.

Celui des vilains... la corde!

RICHELIEU.

Vous chargeriez vous d'exécuter cet arrêt, messire?

ANTIDE.

S'il le fallait... oui... monseigneur!

RICHELIEU (*détournant la tête avec mépris*).

Messeigneurs, le prisonnier est condamné... vous pouvez vous retirer.

ANTIDE.

Monseigneur daignerait-il m'autoriser à retourner dans mon manoir!

RICHELIEU.

Allez! messire! (*Antide sort ainsi que les officiers. Hébert pensif ne voit point leur sortie.*)

SCÈNE III.

RICHELIEU, HÉBERT.

RICHELIEU (*s'approchant d'Hébert*).

Prêtre, où est votre pensée?

HÉBERT.

Je pense, Monseigneur, que jusqu'à ce jour je vous ai maudit pour le mal que vous faisiez à mon pays, et que cependant, à cette heure suprême, toute haine doit disparaître de mon âme... je pense que je dois vous pardonner, monseigneur,

RICHELIEU.

Et à quoi dois-je attribuer cette résignation, cette mansuétude?

HÉBERT (*montrant un Christ*).

A Dieu, qui, mourant sur sa croix infâme, a pardonné à ses bourreaux, je lui ai demandé la force d'imiter ce sublime exemple... Que le bourreau vienne... monseigneur... je suis prêt!

RICHELIEU.

Le bourreau ne viendra pas.

HÉBERT.

J'aime mieux mourir que rester prisonnier inutile à mon pays.

RICHELIEU.

Les hommes tels que vous ne meurent pas par la main du bourreau... j'espère qu'aucun scrupule ne vous empêchera d'accepter la grâce que vous accorde le cardinal de Richelieu.

HÉBERT.

Peut-être, monseigneur;.. à quelles conditions?

RICHELIEU.

Ah! je vous comprends, vous ne pouvez ajouter foi à la clémence du premier ministre... Eh bien! je vous fais grâce sans conditions... j'aime à rencontrer des ennemis tels que vous; moins disputée, la conquête de la Franche-Comté serait moins glorieuse; la province que vous défendez... tôt ou tard... appartiendra à la France.

HÉBERT.

Jamais, Monseigneur!

RICHELIEU.

Sérieusement? vous ne le croyez point. (*On entend un son de trompe.*)

HÉBERT (*s'emparant du bras du cardinal*).

Silence, monseigneur, et écoutez.

RICHELIEU.

Mais quoi donc? *(Deuxième son de trompe.)*

HÉBERT.

Deux.

RICHELIEU.

Que signifie ceci?

HÉBERT.

Attendez! (*Troisième son de trompe.*) Seigneur mon Dieu, vous m'avez accordé plus que je ne demandais, soyez béni! (*Des cris se font entendre. « Mort aux Français. » Coup de feu. « Lacuzon et Franche-Comté. »*) Monseigneur, au moment où je vous parle ce n'est plus le tout puissant ministre du roi Louis XIII qui commande au château de Clairvaux.

RICHELIEU.

Et qui donc?

HÉBERT.

Le capitaine Lacuzon.

RICHELIEU.

Lacuzon! ah! il ne m'échappera pas, le téméraire!... (*Il fait quelques pas dans la direction de la porte et s'arrête en entendant les cris répétés de : « Mort aux français, Vive les montagnards. » La porte du fond s'ouvre et Lacuzon, suivi de montagnards, paraît l'épée nue à la main.*)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LACUZON et MONTAGNARDS.

LACUZON (*prenant la main d'Hébert*).

Ah! je vous retrouve enfin, mon bon père! mon vieil ami! (*Se tournant vers Richelieu.*) Le cardinal-ministre, je crois? (*Les montagnards murmurent.*)

HÉBERT.

Lui-même, Jean Claude!... Mais écoute et vous tous aussi, mes amis. (*A Richelieu.*) Je vous fais grâce de la vie! Je vous donne ma parole de prêtre et de soldat que votre personne sera respectée... *(Murmures.)*

LACUZON.

Mais, mon père, il est le plus cruel ennemi de notre indépendance;.. épargner Richelieu... c'est vouloir éterniser la guerre... Vous eût-il épargné, lui?.... *(Murmures.)*

HÉBERT.

Condamnerez-vous celui qui vient de généreusement me faire grâce sans condition? Payerez-vous avec du sang ma dette de reconnaissance?... Ce serait honteux pour moi... honteux pour vous, ce serait déshonorer notre noble province.

LACUZON.

Alors qu'il sorte d'ici libre!

RICHELIEU.

Quoi!... je puis me retirer où bon me semble?

HÉBERT.

Oui, monseigneur! les montagnards ne seront point vaincus par vous dans une lutte de générosité!...

LACUZON.

Monseigneur, veuillez seulement me dire si le sire de Rastignac se trouve encore ici.

RICHELIEU.

Il est retourné à son manoir de l'Aigle.

HÉBERT.

Monseigneur! vous pouvez regagner votre appartement et vous livrer sans crainte au repos. Les montagnards vous garderont mieux que vos courtisans et vos soldats.

RICHELIEU.

Ainsi donc, je suis libre?...

HÉBERT.

Oui, monseigneur... *(Richelieu sort, les montagnards présentent les armes.)*

LACUZON.

Et maintenant allons forcer le loup dans sa tanière... Au château de l'Aigle!...

LES MONTAGNARDS.

Vive la Comté!... vive Lacuzon!... (*Lacuzon sort.*)

Fin du septième tableau.

HUITIÈME TABLEAU.

Le châtiment.

L'appartement de Rose de Vilmont. Château de l'Aigle.

SCÈNE Ire.

ROSE, MARGUERITE.

MARGUERITE.

Mon pauvre père! ne le reverrai-je donc plus, ô mon Dieu!

ROSE.

Console-toi, mon enfant! Si Dieu avait permis qu'un tel malheur vint te frapper, si tu ne devais plus revoir ton père, tu as du moins retrouvé une mère, qui, depuis longtemps, t'attendait pour te prodiguer les trésors de tendresse qui emplissent son cœur,... je suis ta mère.

MARGUERITE.

Ma mère!

ROSE.

Oui, ta mère!... qui, depuis dix-huit ans, a vécu du seul espoir de te revoir; ta mère qui, pendant dix-huit ans, t'a pleurée et appelée vainement nuit et jour!... Ma Marguerite douterait-elle que je suis sa mère?

MARGUERITE.

Non, je ne le puis... Lacuzon me l'a affirmée et vouz parlez avec tant de bonté que je vous crois et vous aime!

ROSE (*l'embrassant*).

Ah! merci! tu ne doutes plus?

MARGUERITE.

Non?... mais c'est bien vous, n'est-ce pas, qu'on appelle le fantôme du manoir de l'Aigle?

ROSE.

Oui!... alors j'étais bien un fantôme! privée de ma liberté! ne sachant à qui prodiguer mes tendresses, volontairement je m'étais isolée dans cette partie du château; parfois j'avais peur de devenir folle... de là mes sorties nocturnes et régulières sur la plateforme du donjon... j'avais besoin d'air pur... j'écoutais... je priais;... mon cerveau se calmait alors... mon cœur se remplissait, pour tout un jour, d'illusions d'avenir... J'espérais... et je ne fus point trompée,... je suis bien heureuse à présent.

MARGUERITE.

Pauvre mère!... (*Cris, coups de feu.*)

ROSE (*se levant précipitamment*).

Entends-tu ces cris... ces coups de feu... Ah! Lacuzon ne nous a pas trompés... il vient à notre secours.

MARGUERITE.

Ah! je savais bien moi, qu'il viendrait!...

ANTIDE (*en dehors*).

A moi!... mes lansquenets! sus! sus! à ces canailles!...

MARGUERITE.

Entendez-vous, ma mère! c'est la voix du seigneur de Rastignac!... Mon Dieu faites que les montagnards soient vainqueurs!...

ROSE.

Dieu est grand... ma fille, et il protége le bon droit!

MARGUERITE.

Oh! ma mère! ma mère!

ROSE.

Du courage!... ma fille!...

LACUZON (*au dehors*).

A l'assaut, mes braves!... (*Cris.*) Lacuzon! vive Lacuzon!

ANTIDE.

Feu! feu! partout!... (*Cris et coups de feu.*)

ROSE.

Antide vient de ce coté... rentre ma fille... rentre vite!... (*Elle la conduit à gauche.*) Il ne faut pas qu'il te voie ici... (*Elle revient et s'agenouille.*) Dieu tout puissant!... protége-nous... donne la victoire aux braves et loyaux montagnards!

SCÈNE II.

ANTIDE, ROSE.

ANTIDE (*entrant vivement*).

Vous!... vous!... madame, votre place n'est pas ici!...

ROSE (*se relevant*).

Et pourquoi!... que désirez-vous encore de moi, sire Rastignac?...

ANTIDE.

Oh! oh! qui vous dit, madame, que je veuille quelque chose de vous?

ROSE.

Votre seule présence... Chaque fois que je vous vis, ce fut pour m'annoncer ou me faire éprouver une nouvelle douleur.

ANTIDE.

Je vous fais bien peur, n'est-ce pas?... vous me haïssez bien, comtesse de Vilmont!...

ROSE.

Depuis longtemps... il n'y a plus de haine en mon âme, elle ne renferme plus que le pardon.

ANTIDE.

Vraiment... le pardon?...

ROSE.

Dans la profonde solitude où je vis,... si toutefois l'existence que vous m'avez faite peut s'appeler vie,... je me suis recueillie... j'ai élevé vers Dieu mon cœur et mon âme... Dieu m'a entendue!... il m'a donné la force d'oublier le passé, l'espoir dans l'avenir,.. du courage,... de la résignation.... surtout de l'indulgence... Voilà pourquoi, messire, je pardonne au lieu de maudire.

ANTIDE.

Depuis plus de vingt ans, votre âme peut s'être élevée vers le ciel!..: mais votre cœur qu'en avez-vous fait, madame?... A-t-il oublié, lui aussi... le nom de Tristan d'Argenville?... Ce nom est-il donc sorti de vos souvenirs?

ROSE.

Tristan!... Ah! messire, pourquoi prononcer ici le nom de ce loyal gentilhomme?...

ANTIDE.

Il vous aimait d'une ardente passion, n'est-ce pas?... Mais vous ne savez pas, fière comtesse de Vilmont, que j'ai écrasé sous mon pied le beau visage de ce gentilhomme après l'avoir frappé au cœur avec mon poignard!... Vous ne savez pas, noble et dédaigneuse parjure, que les ossements de cet homme, que vous m'avez préféré, réduits en cendre au milieu de son castel incendié par moi, depuis près de vingt ans, sont livrés, atome par atome, au vent qui, chaque jour, nivelle le sol où s'élevait le manoir d'Argenville! Ah! ah! ah! vous ne saviez point cela... n'est-ce pas ?

ROSE.

Lâche bourreau, vous mentez!... Il est des choses que la conscience ne peut croire... C'est pour me torturer que votre esprit invente tant d'infamies... Ah! si vous avez une âme, c'est Satan lui-même qui l'a pétrie de noirceurs et de crimes. (*Cris au dehors, coups de feu*). Entendez-vous, seigneur de l'Aigle... voici venir la justice des hommes!... Tremblez repentez-vous, pour que Dieu vous fasse miséricorde! L'heure du châtiment est enfin venue!

ANTIDE.

Ah! ah! ah! l'heure du châtiment!... mais mes lansquenets sont là... Ils attendent les justiciers... je suis sans crainte... Ainsi vous ne croyez rien de ce que je vous ai dit?

ROSE.

Non!... je crois à la justice de Dieu...

ANTIDE.

Vous me croirez peut-être quand le château de l'Aigle s'écroulera sur vous et vos libérateurs... Il m'est venu à la pensée de célébrer le jour de votre délivrance par un gigantesque feu de joie... L'incendie dévore déjà les bases de cette tour qui va les écraser tous!... (*Rose s'agenouille de nouveau. Cris très-rapprochés. Silence. Rastignac à la croisée.*) A moi, vassaux de l'Aigle!... Rastignac est en péril!... A toi, Lacuzon! chef d'une poignée de bandits, le seigneur de l'Aigle, l'homme au masque noir, vous défie et il jure de vous faire pendre tous trois aux créneaux des tours de son manoir!... (*Il revient près de Rose. Cris : Lacuzon! Lacuzon!! La porte s'ouvre doucement, les trois chefs paraissent. Antide avec ironie en touchant l'épaule de Rose.*) Votre cœur bat bien fort, j'imagine... la rougeur de l'espoir monte à votre front sans doute?... ils sont là vos libérateurs...

vos bourreaux!... car ce sont eux qui vous font mourir!...

SCÈNE III.

LES MÊMES, LACUZON, HÉBERT, WALDORF, RAOUL, MONTAGNARDS.

HÉBERT.

Vous vous trompez, seigneur de l'Aigle, les libérateurs sont aussi les vengeurs!...

ROSE (*se jetant dans les bras de Lacuzon*).

Ah! je savais bien que vous viendriez!...

LACUZON.

Sire de Rastignac! quoique tardive, l'heure de la justice a sonnée pour toi!... Satan t'abandonne... Dieu te condamne!... tu es notre prisonnier...

ANTIDE (*l'épée à la main*).

Pas encore, mes maîtres!... il faut une preuve!... (*Il va à la porte de gauche.*)

WALDORF.

Des soldats ne croisent pas le fer avec les félons!... à nous, montagnards! emparez-vous de ce misérable!... (*Ils garottent Antide.*)

LACUZON.

Eh! bien! comte, gouverneur de Bourgogne, tu ne nous attendais pas encore, n'est-ce-pas?

ANTIDE.

Mes lansquenets vont te répondre.

RAOUL (*allant à Rose*).

Marguerite!... où est Marguerite?...

ROSE (*à part*).

Grand Dieu! cette voix!... cette ressemblance!...

RAOUL.

Marguerite!...

ROSE.

Là, messire,... de ce côté!...

RAOUL.

Le sire de l'Aigle... la connait-il ?...

ROSE *(le regardant toujours)*.

Non !...

RAOUL.

Ah!... puisse-t-elle ignorer toujours que ce misérable est son père!...

ROSE.

Allons la rassurer... venez!... (*Rose et Raoul sortent.*)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, moins RAOUL et ROSE.

WALDORF.

Te repens-tu, traître?...

ANTIDE.

Ah !... si je pouvais me défendre !...

LACUZON.

Nous ne voulons point te tuer, seigneur de l'Aigle;... il appartient à d'autres de te juger et au bourreau d'exécuter la sentence.

ANTIDE.

Les rôles vont changer tout à l'heure, mes vassaux et mes soldats ne me voyant point à leur tête, me chercheront!... Alors, malheur à vous!...

WALDORF.

Insensé!... comment peux-tu encore espérer?... Le château de l'Aigle n'est plus à Rastignac, les Montagnards y commandent !

ANTIDE.

Tu en as menti!...

LACUZON.

La colère t'aveugle!... courbe la tête sous le poids du remords... gentilhomme félon... Tu as tenu séquestrée, pendant plus de vingt ans, une noble jeune fille de la province, Rose de Vilmont!... Tu as lâchement assassiné un pauvre vieillard, Pierre Prost, dans l'espoir d'anéantir le secret de la nuit du

27 janvier 1626... Mais ce crime était inutile, seigneur de l'Aigle!... l'honnête homme avait confessé son secret... nous connaissons la fille de Rose de Vilmont.

ANTIDE.

Elle est morte!

LACUZON.

Cette enfant est vivante!... ici, près de sa mère,.. Marguerite allait peut-être aussi subir les outrages!... Ta fille, entends-tu, misérable?

ANTIDE.

Ma fille!... elle! ah!... la voilà donc expliquée cette voix étrange qui semblait me dire de la respecter!... Voilà pourquoi j'ai pu, sans colère, subir ses hautaines réponses... pourquoi elle a pu me braver... me menacer... Dieu est donc juste!

HÉBERT.

Dieu est juste!... et il ne permettra pas qu'une effroyable révélation vienne troubler cette douce enfant; le secret de sa naissance mourra avec vous, sire de Rastignac; Marguerite gardera le nom de son père adoptif, jusqu'au jour où elle prendra celui de d'Argenville.

ANTIDE.

Jamais!... jamais!... plutôt la mort pour elle... je lui dirai quelle est ma fille... je lui dirai de vous exécrer tous!

LACUZON.

Te tairas-tu, félon?...

ANTIDE.

Jamais!...

WALDORF.

Alors que l'œuvre de la justice commence!...

LACUZON.

Et cette œuvre s'achèvera assez terrible pour frapper d'une salutaire épouvante tous les traîtres.

SCÈNE V.

LES MÊMES, UN MONTAGNARD.

UN MONTAGNARD.

Un édit du roi d'Espagne au capitaine Lacuzon.

LACUZON (*lisant*).

Un arrêt qui condamne au dernier supplice, le sire de Rastignac, comte et seigneur de l'Aigle, pour crime d'exactions envers le roi et la patrie. (*A Antide.*) Lisez.

ANTIDE (*lisant*).

Mais nous laissons le capitaine Lacuzon, chef des corps-francs, libre de désigner le genre de supplice que doit subir le sire de Rastignac.

MONTAGNARD.

Justice!... justice!...

LACUZON.

Un jour, le seigneur de l'Aigle, interrogé par Richelieu, a dit en parlant du curé Hébert : « Pour cet homme, il n'est qu'un genre de supplice, celui des vilains : « la corde! » Antide de Rastignac! je t'inflige la peine du talion... La hache du bourreau ne touchera pas ta tête infâme, gentilhomme félon! Pour toi la corde!... le supplice des vilains. (*On emmène Antide.*)

HÉBERT (*le regardant sortir*).

La justice des hommes va te frapper... mais la justice de Dieu....

SCÈNE VI.

LES MÊMES, ROSE, MARGUERITE, RAOUL.

ROSE.

Mon enfant, viens remercier nos sauveurs.

MARGUERITE (*se jetant dans leurs bras*).

Mon père!... mes amis!...

HÉBERT.

Mon enfant!... Votre mère qui vous est enfin rendue, bénira votre union avec Raoul d'Argenville..... La justice des hommes est satisfaite, que la justice de Dieu soit miséricordieuse!

LACUZON.

Maintenant, mes frères... nous pouvons retourner à nos champs,... dans nos familles, la victoire a couronné nos sacrifices, nos efforts... Louis XIII renonce à conquérir votre belle

province... la noble Comté-Franche. Puisse-t-il ne plus se trouver des traîtres parmi nous. Vive la Franche-Comté !

TOUS.

Vive Lacuzon !... Vive la Comté.

Chœur final.

Assez longtemps le tumulte des armes
De nos forêts a troublé le repos ;
Assez longtemps nos soupirs et nos larmes
Ont, avec nous, fait gémir les échos.
Mais, dans nos cœurs, il restait l'espérance ;
Heureux qui sut lui conserver sa foi.
Ah ! quel bonheur, on dira, sans souffrance,
Vive l'honneur, la patrie et le Roi. *(Bis).*

FIN.

